

XXI

ACTA ORIENTALIA

335

ACADEMIAE SCIENTIARUM
HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS
K. CZEGLÉDY, L. FEKETE, J. NÉMETH, S. TELEGDI

REDIGIT
L. LIGETI

TOMUS I.

FASCICULUS I.



MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA
BUDAPEST. 1950

INDEX

TOMUS I.

Ветушение — Introduction — Introduction — Einleitung	3, 4, 5, 6
Е. ВАКТАУ: Recent acquisitions of the Museum of Eastern Asiatic Arts in Budapest 191 Э. БАРТАВ, Новое пополнение материала Восточно-азиатского Музея в Будапеште	213
Б. ЧОНГОР: Столетие рождения Ибн-и-Гольдизера в Ваврии	46
К. CZEGLEDY: Die Karte der Donaulandschaftsgruppe nach al-Huwārizmī ..	217
К. ЦЕЛЕДИ, Карта придунайских стран в сочинении ал-Хваризми ..	359
К. CZEGLEDY: Zur Mescheder Handschrift von Ibn Fadlāns Reisebericht ..	93
К. ЦЕЛЕДИ, Мешедская рукопись путешествия Ибн-Фадлана ..	80
В. ДЮСЕГИ: Тунгусо-маньчжурское зеркало шамана	261
V. DIÓSZEGI: Le miroir des chamans mandchous-tongous	141
Л. ФЕКЕТЕ: Zur Geschichte der Grusinier des 16. Jahrhunderts	339
Л. ФЕКЕТЕ, К истории Грузии XVI века	7
L. GAÁL: La formule <i>Ahuna vaivya</i> de l'Avesta	134
Л. ГАЛЬ, Формула <i>Ahuna vaivya</i> из Авесты	188
J. HARMATTA: Studies in the language of the Iranian tribes in South Russia 261 Я. ГАРМАТТА, О языке иранских племен в южной России	315
L. LIGETI: Mots de civilisation de Haute Asie en transcription chinoise 141 Л. ЛИГЕТИ, О некоторых древних культурных словах Внутренней Азии в китайской транскрипции	32
L. LIGETI: Un épisode d'origine chinoise du „Geser-qan“	26
Л. ЛИГЕТИ, Эпизод китайского происхождения в тесериаде	188
J. NÉMETH: Goldzihers Jugend	134
Ю. НЕМЕТ, Молодость Гольдизера	188
J. NÉMETH: Die Zeremonie des Mevlud in Vidin	315
Ю. НЕМЕТ, Церемония „мевлуд“ в Видине	188
RINTSCHEN: L'explication du nom Burqan qaldun	315
РИНШЕН, Объяснение названия горы Burqan qaldun	315
S. TELEGI: Nature et fonction des périphrases verbales dites „verbes composés“ en persan	32
С. ТЕЛЕГИ, Глагольные перифразы („Сложные глаголы“) их характер и роль в персидском языке	26
Ц. ТРЕМЧЕНИ-ВАЛДАВЕЛЬ: Общественный фон для двух мифов об Адаме	26
W. WESSEZKY: Die Wirkung des Altägyptischen in einem koptischen Zauberspruch. 26 В. ВЕШЕЦКИ, Влияние древне-египетских элементов в одном коптском магическом изречении	26

Ю. Немет

ЦЕРЕМОНИЯ „МЕВЛУД“ В ВИДИНЕ

Статья содержит данные к познанию народных форм ислама. Автор описал в первом томе книги „Памяти Игнатия Гольдшера“ (Будапешт, 1948) церемонию „техвид“ (техвид), которая устраивается на сороковой день после похорон. Мевлуд является такого же рода церемонией, однако, это не только померная церемония и устраивается не только на сороковой день. Народная церемония мевлуд до сих пор не была подробно описана. Автор дает подробное описание видинской церемонии мевлуд, дополняя его истамбульскими данными А. Титце, и приводит известные тексты из старой литературы, относящиеся к народной церемонии при чтении мевлуда.

von den in Istanbul üblichen Mevlud-Feiern abweicht. Ihre Bemerkungen waren folgende:

Die hier beschriebene Feier ist eine sehr ausgedehnte, wie sie in Istanbul nicht üblich sind. In Istanbul beginnen sie meistens nach dem *öyle namazı* und um 3—4 Uhr ist alles zu Ende. Am Vormittag macht man sie sehr selten, und in diesem Falle dauern sie nur bis Mittag. Dagegen beginnt die hier beschriebene Feier schon am Morgen (*kuşluk*) und dauert bis zum Abend. [*kuşluk* bedeutet die späteren Stunden des Vormittags; in Vidin hat das Wort auch die Bedeutung 'Mittagessen' J. N.]

Auch in Istanbul sind Mevlud-Feiern am 40. oder am 52. Tage nach dem Tode eines Verwandten häufig, es sind aber auch die verschiedensten anderen Anlässe möglich, das Überstehen einer Krankheit, die Heimkehr eines lange Erwarteten, ein gutes Geschäft, oder sonstiges.

Simit [Brezeln] werden in Istanbul niemals verteilt, meistens nur *Şerbet*; wohlhabende Leute verteilen ausserdem Zuckerwaren in ganz kleinen, gedrehten Tüten. Das Rosenwasser ist in einem eigenen Gefäss (*gülaptanlık*) und wird den Versammelten über die Hände gegossen. Der *amber kabuğu* wird in einem *buhurdanlık* (die Frau sagte *mühürdanlık*) verbrannt, um einen guten Geruch zu geben.

Die Stelle mit dem „*niyet*“ hat die Frau nicht verstanden; als ich ihr dann Ihre Erklärung übersetzte, sagte sie: „So etwas kenne ich nicht. Die Namen werden erst am Schluss genannt.“

Die Anwesenden erheben sich bei der Stelle, die mit dem Vers beginnt: *Sundular bir cam dolusu şerbeti*... und die folgenden Verse bis *Nure gark oldu semavat ü zemin* werden stehend gelesen (aber dass das Pult auch aufgehoben wird, ist nicht üblich), dann folgt ein *Tekbir* (*tekbir alınır, sonra dua edilir*), dann setzt man sich wieder, *fatiha okunur, Kur'andan küçük bir parça okunur* (*aşır*), dann wird der Mevlud fortgesetzt.

MOTS DE CIVILISATION DE HAUTE ASIE
EN TRANSCRIPTION CHINOISE

Par

LOUIS LIGETI

Lorsque les Hioung-nou en descendant de leurs quartiers de nomade commencèrent, au sud du désert de Gobi, à menacer de plus en plus sérieusement la Chine, les Chinois s'adaptèrent successivement à la tactique de leurs adversaires, ce qui n'allait pas sans emprunter à ces derniers quelques pièces essentielles de l'habillement et de l'armement barbares. Cette réforme mémorable, avec quelque exagération sans doute, est rattachée à un seul nom, à celui du roi Wou-ling de Tchao et à une seule date, l'an 307 avant notre ère.

Plusieurs sinologues se sont déjà occupé de cette influence hioung-nou notable. Dernièrement, [1] Wang Kouo-wei, dans son [2] *Hou fou k'ao* „Recherches sur les vêtements hou“, paru dans le [3] *Hai ning Wang Tchong k'o kong yi chou*, première série, ch. 22, a repris la question de l'habillement nomade, relevant bon nombre de passages intéressants de sources chinoises, négligés jusqu'ici.

D'autre part P. Pelliot, dans son compte-rendu détaillé, consacré à „*L'édition collective des oeuvres de Wang Kouo-wei*“, dans *T'oung Pao* XXVI, pp. 113—182, a passé en revue les changements les plus importants qui se sont produits dans l'habillement des Chinois sous l'influence des Hioung-nou: la jaquette à ceinture, le pantalon des cavaliers, la coiffure nomade, la botte à tige de devant basse, la ceinture et les objets que l'on y accrochait et dont le nombre variait de neuf à treize, la boucle de ceinture. A ce propos, il a examiné plusieurs noms d'origine hioung-nou des articles vestimentaires transcrits par les Chinois; parmi ces derniers se trouve le nom de la botte sur lequel j'ai quelques remarques à formuler ici.

D'après le [4] *Che ming*, le nom d'origine hioung-nou de la botte à tige de devant basse est [5] *so-to*¹. La prononciation contemporaine en a été restitué

[1]王國維 [2]胡服考 [3]海寧王志愨公道書 [4]釋名 [5]鞞

par Pelliot sous la forme *sâk-d'âk* qui peut être ramenée, toujours selon Pelliot, à un mot barbare **saydaq*.

Le chinois *sâk-d'âk* représente en réalité la prononciation ancienne chinoise; en effet, dans le Kouang-yun, [6] est épilé [7] *suo-kâk*, et [8] est expliqué comme [9] *d'uo-lâk*. Pourtant il apparaît que, dans ce cas, la forme ancienne chinoise vaut en entier pour le chinois archaïque. D'abord, nous avons affaire à des mots au jou-cheng ce qui veut dire que le *-k* final, dans les deux cas, doit être ramené à un *-k* final du chinois archaïque, ensuite, que la voyelle principale, dans les deux mots, remonte invariablement à un chinois archaïque *â*, enfin, que ni l'un, ni l'autre n'appartient aux mots dont la finale *-âk* viendrait d'un *-âk* chinois archaïque; cf. B. Karlgren, *Grammata Serica*, pp. 30, 38, classes des finales archaïques XVII et XXIX. De plus, les initiales, faisant partie des mots de la I^e catégorie, sont restées inchangées elles aussi; pour le chinois archaïque nous devons donc poser de même respectivement *s-* et *d'*. Abstraction faite de ces détails phonétiques, les deux caractères *so-to* ne sont pas relevés dans la liste des mots chinois archaïques dressée par M. Karlgren, mais leurs homophones, figurant dans la même liste, peuvent nous fournir les renseignements nécessaires: [10] qui est à la fois la phonétique et l'homophone du [11], a la prononciation, en chinois archaïque, **sâk*, ainsi que [12], l'homophone du [13], se lit, à la même époque, **d'âk*. Par conséquent, les restitutions de M. Karlgren cadrent, dans ce cas, parfaitement avec celles proposées par Pelliot.

Le hioung-nou **saydaq*, rétabli sur la transcription chinoise, est en principe irréprochable; on peut, bien entendu, partir aussi bien des formes **saqdaq*, **sayday*, **sakdak*, etc.

Quant à l'interprétation de **saydaq*, c'est là une question bien plus compliquée. La principale difficulté c'est que la langue des Hioung-nou demeure pratiquement toujours inconnue, ou plus exactement, elle ne peut être rattachée avec certitude à aucune des langues connues de la Haute Asie, malgré les nombreuses gloses qui nous en sont parvenues en transcription chinoise. Cependant, le problème a été posé et on a cherché, à plusieurs reprises, à en trouver la solution. Je ne puis songer à reprendre ici, dans son ensemble, l'histoire de toutes ces tentatives; retenons seulement que presque tous ceux qui se sont attaqués à cette question, ont été d'accord pour chercher la parenté du hioung-nou parmi les langues dites altaïques.

Pour les détails, l'accord a été moins complet. K. Shiratori, dans son ouvrage intitulé *Über die Sprache der Hiung-nu-Stammes und der Tung-hu-Stämme*, Tokio 1900, a opté pour le turc en s'efforçant d'expliquer les gloses hioung-nou par des étymologies turques. A ses pas s'est attaché V. A. Panov, К истории народов Средней Азии I, Сун-ну (Хун-ну), турецкое происхождение

[1] 鞞 [2] 蘇各 [3] 鞞 [4] 徒落 [5] 素 [6] 鞞 [7] 鞞 [8] 鞞

Сун-ну (Хун-ну) китайских летописей, Vladivostok 1916. La même thèse a été soutenue, accidentellement et souvent sans nouvelle argumentation, par toute une série de linguistes, de philologues et d'historiens. Récemment elle a été reprise par M. L. Bazin, *Un texte proto-turc du IV^e siècle, le distique hioung-nou du „Tsin-chou“: Oriens I (1948), pp. 208—219*, à propos d'une phrase célèbre, attribuée à Fo-t'ou-teng et expliquée précédemment par Abel Rémusat, Vasilev, Aristov, Shiratori, Munkácsi, Ramstedt et autres.

Malgré sa répercussion, l'hypothèse turque n'a pas su l'emporter. Dès le début on avait proposé d'autres solutions, pour ne rappeler ici que celle de Bičurin et de Neumann, qui étaient d'avis que les gloses hioung-nou s'expliquent uniquement par le mongol. En abandonnant sa première manière de voir, Shiratori lui-même, dans une étude intitulée „*Sur l'origine des Hioung-nou*“, parue dans le *Journal Asiatique*, 1923 I, pp. 71—82, s'est rangé parmi les représentants de l'hypothèse mongole. Mais cette hypothèse n'a pas apporté davantage la solution attendue.

D'autres encore ont cru pouvoir concilier l'aspect turc avec le caractère mongol et ont constaté que le hioung-nou possédait autant d'éléments tures que mongols; dernièrement c'est dans ce sens que s'est prononcé Mlle Gabain dans son *Altürkische Grammatik*, p. 2.

De là, évidemment ce n'était qu'un pas à supposer que la langue des Hioung-nou ne peut répondre ni au turc ni au mongol, mais à l'altaïque commun qui, par la suite, aurait donné naissance à ces deux groupes de langue. Cette possibilité a déjà été envisagée par Castrén, dans ses *Ethnologische Vorlesungen über die altaischen Völker*, pp. 35—36; la même théorie a été renouvelée et vigoureusement défendue par M. G. J. Ramstedt, *Über den Ursprung der türkischen Sprache*, dans *Sitzungsber. d. Finn. Akad. d. Wiss.* 1935 (Helsinki 1937), pp. 81—91.

Cependant, les étymologies hioung-nou proposées jusqu'ici ne paraissent pas acceptables à l'exception d'une seule, celle de [14] *tch'eng-li* 'ciel'. Ce terme hioung-nou a été rapproché depuis Deguignes, *Histoire générale des Huns* I 2, Paris 1756, p. 25, au turc *tängri* 'ciel'; le même mot est attesté en mongol sous la double forme *tngrî* (orthographe ouigoure) et *tenggeri*. Il ne peut faire aucun doute que cette étymologie, pour certaine qu'elle soit, ne saurait être concluante à elle seule surtout si l'on estime avec P. Pelliot, *op. cit.*, 167, que „en fait, il se pourrait très bien que ce plus ancien mot altaïque attesté ne fut pas altaïque d'origine et représentât un emprunt très ancien“.²

Dans ces conditions il n'est pas étonnant de voir que les langues „altaïques“ ne peuvent nous fournir aucun renseignement pour l'interprétation du hioung-nou **saydaq* 'botte'.

[1] 鞞

Dans les langues turques, le nom généralement répandu de la botte est *atik, etik, itik, ätik, ädik, edik, ötik, ödik, ütük, üdik*, cf. V. Radlov, *Опыт словаря тюркских наречий* I, pp. 842, 844, 854, 860, 1265, 1279, 1865, 1870; pour les formes à voyelle longue voir L. Ligeti dans *Journ. As.* 1938 I, p. 188. Le mot a l'air d'un dérivé en ture, mais actuellement il manque d'étymologie sûre; toutefois il est ignoré des autres langues altaïques.

En mongol, la langue littéraire nous offre, au même sens, *γutul, γutusun, γudul, γudusun*; dans tous ces mots la voyelle de la seconde syllabe alterne avec *a*. C'est à ces formes que répondent, à de légères variantes près, les termes dialectaux ainsi que les recoupements du moyen mongol. Le mongol *γutu-l, γutu-sun*, etc. a son histoire: il rentre dans la catégorie extrêmement importante de ces mots mongols qui se rattachent directement au coréen. Cette fois, le coréen offre *kutu*, au même sens, qui à son tour est à rattacher au japonais *kutsu* < **kutu*; le coréen *kussj* est un emprunt relativement récent, fait au japonais; cf. P. Pelliot, *T'oung Pao* XXVI, p. 141, note 1.³

Le mot mongol a passé, à date ancienne, au mandchou où nous avons *γólza*, forme diminutive qui remonte à **γudul-za*.⁴ La forme mandchoue est par ailleurs attestée déjà par le jou-tchen des Ming: dans le vocabulaire sino-joutchen du Bureau des Traducteurs, publié par W. Grube, elle est orthographiée [¹⁵] *ku-la-ha*, dans un autre vocabulaire sino-joutchen, manuscrit, inédit, provenant du Bureau des Interprètes, elle est transcrite [¹⁶] *kou-lou-ha*; tous deux sont à lire **gulza*, à la rigueur **γulza*. Sans compter le mandchou, les dialectes mandchou-tongous n'ont pas de terme spécial commun, dans l'acception de botte. Les mots *unta, onta, untal, untalwi, ota*, etc. désignent, suivant les dialectes, diverses espèces de chaussure: la chaussure d'hiver ou celle d'été, le soulier, le bas de feutre et, dans un seul cas, même la botte; cf. Grube, *Goldisches Wörterverzeichnis*, St. Pbg. 1900, p. 18; V. I. Cincius, *Сравнительная фонетика тунгусо-маньчжурских языков*, Leningrad 1949, p. 326.

Les termes altaïques désignant sandale, soulier de feutre ou d'étoffe ne nous renseignent pas davantage. En voici les plus importants: ture *čaruq* 'soulier, sandale', mongol *sögükei* 'soulier de courroie dont la tige est faite d'étoffe de coton et qui ne va que jusqu'au dessus de la cheville du pied', *šayai* 'soulier, pantoufle' (< *šiyai* 'cheville du pied', cf. kalm. *saγāptšj* 'bas de feutre' < **šiyayibči*), *šabur* 'soulier, pantoufle', mandchou *sabu* 'soulier'. Les quelques mots particuliers, plus au moins isolés qui s'offrent dans les dialectes altaïques au sens de 'botte' ou de 'chaussure' et dont je ne peux pas entreprendre ici la discussion, ne change en rien le tableau que nous avons esquissé plus haut.

[¹⁵]古刺哈 [¹⁶]谷魯哈

Dans mon opinion, ce n'est guère le fait du hasard qu'aucun mot dans aucune des langues altaïques ne s'offre à la comparaison du hioung-nou **saydaq*, terme important des cavaliers nomades. Bien plus, même en admettant que **saydaq* n'appartient pas au fond primitif du vocabulaire hioung-nou, j'avoue que je me sens fort sceptique à voir qu'on cherche encore toujours à identifier le hioung-nou, malgré l'insuccès manifeste, aux langues altaïques. On ne devrait pas oublier que la carte linguistique de la Haute Asie antique et médiévale n'est pas nécessairement identique à celle d'aujourd'hui. Sans nous arrêter ici aux anciennes langues aujourd'hui disparues, rappelons toutefois que, sous la poussée des forces historiques, plusieurs langues de la Haute Asie Septentrionale se sont retirées, vers le Nord, dans des régions éloignées: l'exemple du yakout est trop connu pour qu'il faille y insister.

A la recherche des étymologies hioung-nou, il est donc tout indiqué de porter notre attention avant tout sur les langues peu importantes d'aujourd'hui, cantonnées aux confins du monde altaïque, mais qui ont pu jouer un rôle plus ou moins important dans les empires nomades d'autrefois.

A cet effet, examinons d'abord les langues samoyèdes dont un certain nombre de dialecte était parlé déjà, à une date assez ancienne, aux environs du mont Sayan. Parmi les mots désignant la botte, nous trouvons en effet un, celui de la botte d'hiver en feutre, qui a des équivalences dans toutes les langues altaïques. Les formes samoyèdes Your. *pūwa*, T. *faemu*, Ién. *fē*, O. *pōu, pōwa, pēme, pēm, pīme*, Kam. *hema* (recueillies par Castrén) doivent être rattachées aux mots suivants: mandchou *fomoči* 'botte de feutre', *foji* 'bas de fourrure', jou-tchen des Ming [¹⁷] *fou-mo-tch'e*, lire *fomoči* 'bas' (vocabulaire du Bureau des Interprètes), [¹⁸] *fou-tch'e*, lire *foči* 'bas' (voc. du Bureau des Traducteurs), moyen mongol *hoimusu, kōimōsün* 'bas de feutre', mongol écrit *oyimasun, oyimusun*, pour les formes dialectales voir Pelliot: *Journ. As.* 1925 I, pp. 241—242⁵. Il convient de rapprocher de ces mots le ture *oīma* 'feutre ture pour chaussure', fourni par Kāšγarī. On ne saurait en séparer le coréen *pe-syen* 'bas', mis en cause par Pelliot. Le tibétain *o-mo-su* 'bas' remonte au mongol, tandis que le russe ПИМЫ vient du samoyède⁶. Les autres appellations samoyèdes de la botte, Your. *hoti, huti*, Ién. *tōri, tōdi*, O. *kāč, kāče*, n'évoquent pourtant aucun souvenir de Haute Asie.

Si l'on passe maintenant à un autre groupe de langues de la Sibérie, on finit par trouver un mot qui peut être mis en parallèle sans grande difficulté avec le hioung-nou **saydaq*. Il s'agit de l'ostiak de l'Iénissei, où, dans le dialecte d'Imbatsk, la botte s'appelle *sāgdi*; dans le sous-dialecte de Bakhta, le même mot a été recueilli sous la forme *šāgdi*⁷. Quant aux langues apparentées à l'ostiak de l'Iénissei, aujourd'hui toutes éteintes, nous ne disposons, à l'exception du kotte, que des informations très minces et peu sûres; dans les vocabu-

[¹⁷]伏莫尺 [¹⁸]弗赤

laires maigres de ces langues, n'est attesté ni *sāgdi*, *śāgdi*, sous aucune forme, ni en général aucun nom de la botte.

La phonétique comparée du groupe iénisséen n'est pas faite, il est donc difficile d'établir d'une manière certaine quelle est l'initiale primitive qu'on devrait supposer dans *sāgdi* ~ *śāgdi* et qui serait valable, par exemple, pour l'époque des Han. Néanmoins, on peut constater que, sans tenir compte des langues apparentées, en ostiak de l'Iénissei, l'initiale *ś-* du sous-dialecte de Bakhta paraît tout-à-fait normale, et probablement d'origine secondaire, en face de l'initiale *s-* des autres dialectes: *sak'* 'écuyer' ~ B. *śak'*; *sal* 'tabac' ~ B. *śal*; *seār* 'renne' ~ B. *śāl*; *seās* 'mélèze' ~ B. *śās*; *seāneŋ* 'chaman' ~ B. *śāneŋ*; *suole* 'crochet de fer au berceau' ~ B. *śuol*, etc. Quant à la finale, le peu que nous connaissons du groupe iénisséen ne nous permet pas de dire quoi que ce soit de certain. De même, il est impossible de déterminer actuellement si *sāgdi* 'botte' fait partie intégrante du fond primitif des langues iénisséennes ou s'il a été emprunté à une langue étrangère, depuis disparue.

Quoi qu'il en soit, il ne peut faire aucun doute que le hioung-nou **saydaq* 'botte' est à rattacher, directement ou indirectement, à l'ost. Ién. *sāgdi*, même sens, et que les deux termes ne sont que les variantes d'un seul et même mot. Mais comment expliquer la présence de ce vieux mot de civilisation dans l'idiome perdu qui est aujourd'hui la langue des Ostiak de l'Iénissei?

En effet, le groupe iénisséen, sans être problématique lui-même, nous pose certains problèmes très importants. Quels sont les idiomes qui peuvent être apparentés aux langues iénisséennes? Quels sont les peuples historiques qui les ont parlées? La solution de ces questions éluciderait sans doute aussi les rapports que les ancêtres de ces peuples pouvaient avoir avec les Hioung-nou en même temps que leurs relations éventuelles avec les centres de civilisation d'alors.

L'ostiak de l'Iénissei, le kotte (kechtim), l'assane, l'arine, branches aujourd'hui connues du groupe iénisséen⁸, apparentées entre elles, représentent un type linguistique qui n'a rien de commun avec les langues environnantes. Toutefois, il est curieux de voir que, dès le début, on cherchait à lier le groupe iénisséen aux langues sino-tibétaines. Déjà Castrén disait que l'ost. Ién. lui rappelait le chinois. P. Trombetti, à partir de 1902, soutenait que ces langues devaient être rapprochées du tibétain, idée qui a été défendue, indépendamment de lui, par G. J. Ramstedt, en 1907. L'hypothèse tibétaine a été reprise et quelque peu modifiée par Kai Donner qui cherchait à démontrer que le groupe iénisséen dépendait directement non pas du tibétain, mais du tangoutain (*si-hia*), branche indépendante de celui-ci. La théorie „indo-chinoise“, sous ses divers aspects, a été adoptée récemment par W. Schmidt, K. Bouda et A. J. Joki: le P. Schmidt en proposant une nouvelle classification des langues sino-tibétaines a construit un groupe distinct, celui du Nord, qui comprendrait les langues iénisséennes seules (le *si-hia* figure chez lui par

ailleurs non parmi les langues tibéto-birmanes, mais au nombre des langues sino-thai), M. Bouda a posé de nouvelles équivalences tibéto-iénisséennes, M. Joki s'est attaqué à expliquer les anciens rapports linguistiques que ces „Indo-chinois“ devaient avoir avec les Samoyèdes⁹.

En effet, il est très tentant de rapprocher le iénisséen des langues monosyllabiques, du type chinois, cependant, il faut avouer que sous ce rapport, malgré les multiples efforts, on ne voit pas plus clair aujourd'hui qu'il y a plusieurs dizaines d'années. On se conçoit donc sans peine que d'aucuns peu satisfaits des résultats acquis dans ce domaine, se sont vu contraints d'aller chercher la solution ailleurs. C'est sans doute dans cet ordre d'idée que M. R. Jakobson a proposé de ranger le groupe iénisséen parmi les langues paléo-sibériennes¹⁰.

Et nous ne sommes pas beaucoup mieux favorisés lorsqu'il s'agit d'identifier les Iénisséens d'aujourd'hui avec les peuples historiques. Cette-fois encore, plusieurs opinions ont été émises, mais aucune d'elles ne s'impose. La plus remarquable de ces hypothèses est assurément celle mise en avant par G. Schlegel, adoptée par V. Thomsen, K. Donner et d'autres, et qui veut rattacher les Ostiak de l'Iénissei aux anciens Kirghiz, les Kien-kouen des Chinois¹¹. Parmi les peuples de moindre importance, attestés dans les inscriptions turques de l'Orkhon, ce sont les *Čik* et les *Az* pour lesquels on a proposé la parenté iénisséenne: d'après M. Ramstedt, par exemple, les *Az* seraient les ancêtres des Assanes¹².

Cependant, on ne peut pas hésiter, d'ores et déjà, sur certains points. Les Iénisséens ont vécu jadis beaucoup plus au sud: il y a deux siècles, ils figuraient encore parmi les peuples de la Sibérie méridionale, à une date sensiblement plus ancienne, ils devaient s'avancer jusqu'aux steppes. Et l'on ne peut guère douter qu'à certains moments de l'histoire du moyen âge et de l'antiquité ils ont joué un rôle assez important. Dans l'opinion de K. Donner (*op. cit.*, p. 21) les Ostiak de l'Iénissei étaient le premier peuple civilisé de la Sibérie et c'est par ce fait que s'explique la quantité considérable de mots d'emprunts que les Turcs, les Mongols et les Tongous doivent aux langues iénisséennes. Si je ne saurais même admettre, sans preuve suffisante, aussi catégoriquement que K. Donner, la priorité de la civilisation iénisséenne, je suis complètement d'accord avec lui que les Ostiak de l'Iénissei et leurs congénères avaient, aussi sous le rapport linguistique, des contacts plus ou moins importants et suivis avec les peuples limitrophes d'autrefois. Sans tenir pour définitif la liste des emprunts samoyèdes faits aux langues iénisséennes, dressée par M. Joki, on ne peut plus contester l'existence de pareils emprunts. Dans un certain nombre de mots, communs des deux langues, l'emprunt s'est fait en sens inverse; quelques termes de ce type sont examinés par M. P. Hajdu dans un de ses articles actuellement sous presse. Quant aux emprunts iénisséens des langues altaïques, invoqués par K. Donner, ils sont bien réels, du moins en ture

et en mongol, mais jusqu'ici ils n'ont été l'objet d'aucune recherche spéciale. Évidemment on ne peut entreprendre ce travail ici, même dans ses grandes lignes, mais nous allons formuler quelques observations sur certaines questions qui se posent à ce propos. Ici encore il faut tenir compte de ce que l'emprunt s'est opéré dans les deux sens, mais pour le moment nous allons nous borner, à titre d'exemple, aux emprunts tures, faits à l'iénisséen.

En ce qui concerne ce groupe relativement riche, il convient de distinguer, avant tout, entre emprunts anciens et récents. Ces derniers sont assez faciles à saisir: ils ne sont attestés que dans quelques dialectes tures de Sibérie dont les rapports avec les langues envisagées ne sont que trop connus: par ailleurs, ils sont toujours ignorés des anciens documents tures. C'est au nombre des emprunts récents que rentrent, par exemple, koib. *ʿyuy* 'gomme, résine', chor. sag. *čuy*, karag. *tuy* ~ ost. Ién. *đik*, kotte *čik*; katch., sag. *quna* 'glouton (*mustela gluto*)', tob., chor. sag. *qunu* ~ ost. Ién. *kā'on*, *kuone*.

La question des emprunts anciens est bien plus difficile. Les emprunts très anciens qui sont peut-être ceux du proto-turc, s'ils sont généralement répandus dans les dialectes tures, aujourd'hui ne se laissent guère décèler. Le problème des emprunts anciens ne peut être posé qu'à une époque relativement tardive où nous disposons déjà sinon de monuments iénisséens, du moins de documents tures ou mongols. J'inclinerais à ranger dans ce dernier groupe, entre autres, tchag., kîng. turki. bachk. *qoš* 'tente, maison', mong. *qoš* (Histoire secrète des Mongols), kalm. *zoš* ~ ost. Ién. *zuos*, *zus*, *kūoš*, kotte *hūš*, arine *kuss* (je tiens pour improbable le rapprochement indo-européen éventuel aussi bien pour le mot ture que pour le iénisséen). Toutefois, le nombre des emprunts de ce type ne me paraît pas trop élevé.

D'ailleurs, l'examen des éléments étrangers du vocabulaire des langues turques de Sibérie est extrêmement instructif. De prime abord on est surpris de voir que dans ces langues nous sommes en présence d'une quantité considérable de mots, surtout de mots de civilisation, qui ne sont pas tures d'origine et dont la majeure partie ne se laisse rattacher à aucune des langues limitrophes: soyote *kām* 'fleuve' (le fleuve de l'iénissei est désigné sous ce nom déjà dans les inscriptions de l'Orkhon¹³): léb. *kōč* 'pot, marmite', tél., koumd. *kōs*, yak. *kūōs*; alt., tél., léb. *kār* 'monstre', sag., koib., katch. *ker*, etc. Ces éléments d'origine inconnue dans les langues turques de Sibérie doivent être considérés, à mon avis, comme les vestiges d'une ou de plusieurs langues anciennes, perdues que je serais tenté de rattacher aux langues paléo-asiatiques. A vrai dire, le terme paléo-asiatique a pour moi une acception vague, générale sans que je nourrisse des préventions contre la théorie qui suppose des liens génétiques entre les langues rangées sous cette étiquette. Bien entendu, en ce sens, les langues iénisséennes, peuvent être, elles aussi, désignées comme paléo-asiatiques.

Pour se former une idée juste de l'importance des anciens Iénisséens,

il est indispensable de se rendre compte, d'une manière aussi détaillée que possible, de tout ce qui se rapporte aux autres Paléo-asiatiques. Le même problème se pose pour les anciens empires nomades. L'incertitude où nous nous trouvons actuellement devant les questions linguistiques des anciens nomades, s'explique le plus souvent par le fait que ces langues ont été plus ou moins intimement liées aux anciens idiomes paléo-asiatiques. Certes, c'est une tâche dure et ingrate que de tenter la recherche de ces langues disparues, mais certains éléments de la recherche sont dès maintenant à notre disposition.

En effet, outre les termes „sibériens” des langues turques actuelles, mis en cause plus haut, nous connaissons en ture ancien un certain nombre de mots de civilisation, d'origine également inconnue: ce groupe peut être caractérisé par le nom commun *laγzīn* ou *laγzīn* 'porc'. De plus, nous avons un matériel très riche, mais délicat à manier du même ordre, datant de la même époque turque: noms de personne, noms de charge, noms de tribu. En effet, *Istāmi*, *Bumīn*, *īšbara*, *irkān*, *iltābār*, *yaγlaqar*, *kūrābir*, *yabutqar*, *sikār*, etc. ne sont ni tures, ni mongols, ni même iraniens¹⁴. Quant à l'origine de ces derniers, ils sont très probablement dérivés, pour une très grande partie, de la langue des Jouan-jouan, anciens maîtres des T'ou-kiue.

Malheureusement, nous sommes très mal renseignés sur cette langue, abstraction faite des noms de personne et des noms de charge, nous n'avons de la langue des Jouan-jouan que quelques titres de *qaγan*, glosés par les Chinois. Selon P. Pelliot, les Jouan-jouan parlaient toutefois une langue mongole: son opinion est toujours d'un grand poids et dans le cas présent elle est encore appuyée par les suffixes du pluriel en *-s* et en *-t*, apparemment mongols, dans les noms de charge *īšbaras*, *tarqat*, *tigit*, attestés dans les documents tures. Cependant les titres de *qaγan* jouan-jouan ne donnent pas des restitutions mongoles satisfaisantes, malgré les gloses chinoises: ils nous rappellent bien plutôt, dans certains cas, des titres à finale *-bar*, *-bār*, du type connu de *iltābār*. Pour ma part, j'estime donc qu'il y a lieu de supposer que les Paléo-asiatiques avaient leur part même dans la langue des Jouan-jouan et que cette langue devait véhiculer un fond paléo-asiatique important.

Ces considérations faites, je crois que rien ne s'oppose, en hioung-nou, à la présence d'un mot de civilisation se rattachant en dernière analyse à un terme ostiak de l'iénissei. Il serait naturellement prématuré d'en conclure que le hioung-nou, même s'il était une langue paléo-asiatique comme je suis porté à le croire, rentrait tout entier dans le type iénisséen. Il va de soi que les anciennes langues paléo-asiatiques, elles aussi, avaient emprunté certains termes de civilisation à d'autres langues, entre autres, très probablement aussi aux dialectes iraniens de la Sibérie Méridionale. Il est donc tout aussi possible que le mot **saydaq* ait pu passer en hioung-nou par l'intermédiaire d'un ancien dialecte iranien, comme le veut M. J. Harmatta¹⁵.

L'autre terme que je voudrais discuter ici, c'est le nom du fer.

Dans le *Sin T'ang chou*, ch. 217 B, f. 11a¹⁶, au chapitre consacré aux [19] *Kie-kia-sseu*, c'est-à-dire aux Kirghiz, on lit que les Kirghiz ont de l'or, du fer, de l'étain et chaque fois qu'il pleut, il y a chez eux du fer qui est appelé *kia-cha* [20]. La transcription chinoise, représentant une prononciation *ka-ša*, tant en chinois ancien (Ts'ie yun) qu'en moyen chinois des T'ang, se laisse ramener à une forme kirghiz **qaša*, éventuellement **qaš*. C'est ce mot kirghiz qui demande une explication.

Sous les T'ang, à l'époque où **qaša*, **qaš* a été relevé par les Chinois, les Kirghiz comptaient déjà parmi les turcophones; d'après le témoignage formel du *Sin T'ang chou* (loc. laud., f. 11b), l'écriture et la langue des Kirghiz sont identiques à celles de Ouigours [21]. Et en effet, dans le même ouvrage chinois, nous avons affaire à des gloses kirghiz d'origine nettement turque, telles que [22] *ngai*, **ai* 'mois, lune' ~ turc *ai*; [23] *kan* (ach. *kām*), **qam* 'sorcier, chaman' ~ turc *qam*; parmi les noms de charge nous trouvons *alp*, *sol*, *qayan*, *qatun* qui, à cette époque-là, doivent déjà être considérés comme turcs.

Aussi Shiratori et M. Eberhard qui, les derniers, ont tenté l'interprétation du mot kirghiz, ont-ils cherché à rapprocher le kirghiz **qaša* 'fer' du turc. Mais, une fois de plus, ni le turc, ni les autres langues altaïques, ne peuvent nous fournir aucun renseignement. En turc le fer s'appelle *tämür*, *temür*, *tämür*, *äbür*, *tebir*, *timür*, *tömür*, *dämür*, *dämür* (Radlov, ОУМТ I, pp. 1133, 1135, 1121, 1409, 1274, 1699, 1701). En moyen mongol et en mongol littéraire nous avons le même *temür*, ce qui présente dans les dialectes actuels les variantes *tömür* (kalm.), *tömür* (kh.), *temer*, *tümer*, *tümür*, *tömör* (bour.), *tümür* (mong. or.), *tömör* (ord.), *t'imur temur*, *temyr* (dial. du Kan-sou), etc. Les langues mandchou-tongous ont un terme propre dans la même acception qui est *sele*¹⁸ en mandchou et en jou-tchen tardif (en jou-tchen ancien, d'après le vocabulaire sino-joutchen du *Kin-che*, *sele* désigne un 'sabre') et qui, dans les autres dialectes mandchou-tongous, offre de nombreuses variantes dont voici les plus importantes: *selä*, *sellä*, *selö*, *sälä*, *sölö*, *hölö*, *šele*, *šela*, *sälö*, *šölö*, *šele*, *šela*, *šelle*, *šöllo*, *žöllä*, *čil* (cf. Grube, *Goldisches Wörterverzeichnis*, p. 90; V. I. Cincius, Сравнительная фонетика, p. 321.)

Il est cependant notoire que les Kirghiz n'adoptèrent l'idiome turc que vers le VIII^e siècle, le souvenir de leur ancienne langue devait donc subsister, sous certaine forme de bilinguisme, jusqu'à cette époque. Évidemment, il serait tentant de ramener **qaša*, **qaš* 'fer' au vocabulaire de la langue ancienne, perdue des Kirghiz.

[19] 黠戛斯 [20] 有金鐵錫每雨俗必得鐵號迦沙 [21] 其文字言語與回鶻正同 [22] 哀 [23] 甘

Mais quel était l'ancien parler kirghiz? Il paraît certain qu'il n'avait rien à voir avec les langues altaïques, c'est d'ailleurs le seul point où tout le monde est d'accord aujourd'hui. Cette opinion continue à se réclamer avant tout de l'information fournie par les Chinois, d'après laquelle les Kirghiz avaient des cheveux blonds (rouges) et des yeux bleus (verts)¹⁹. Ce sont ces caractéristiques anthropologiques qui ont suggéré à certains linguistes de rattacher le kirghiz aux langues indo-européennes. D'aucuns, comme Abel Rémusat, Klaproth, Ritter et tout dernièrement M. A. Zeki Validi Togan, ont proposé la parenté germanique, d'autres encore, avec Barthold et Marquart, avaient tendance à admettre, sur la foi des auteurs musulmans, l'affinité slave²⁰. De toute façon, si l'on considère la théorie indo-européenne au point de vue linguistique, elle n'est rien moins que satisfaisante, car on ne peut résoudre un problème linguistique sans faire intervenir les faits linguistiques.

La théorie proposée par K. Donner qui voulait rattacher les Kirghiz aux Ostiak de l'Iénisseï et que nous avons considérée plus haut, s'est montrée, en tant que théorie linguistique, beaucoup plus exigeante. Cependant, elle non plus, n'avait à son appui des preuves linguistiques, si ce n'était l'équivalence manquée de *hie-kin* ~ *kikn*. Quoi qu'il en soit, la théorie de K. Donner ne gagne rien par l'étymologie du kirghiz **qaša*, **qaš* 'fer': les langues iénisséïennes n'ont rien qui soit susceptible d'être rapproché de ce mot de civilisation.

Il se trouve que l'ostiak de l'Iénisseï offre un terme, dans l'acception du fer, qui est indiqué par Castrén (*op. cit.*, p. 159) sous la forme *ē*; le même mot est enregistré, dans le dialecte d'Imbatsk, par Klaproth (*Asia polyglotta*,² p. 173) sous la forme *ei*. C'est le même mot qu'il faut voir dans le composé *ēgdon* 'couteau de fer'; pour le second membre du composé cf. ost. Ién. *doan* 'couteau', kotte *ton*, même sens. Le vocable *ēg* est évidemment à rattacher à *ē*, *ei* 'fer' qui est à rapprocher, à son tour, de ost. Ién. *ēgintät*, l'impératif du verbe *deität* 'forger', d'où le prétérit *degintät*.²¹

En kotte, le mot *ē*, *ei* 'fer' est complètement inconnu, par contre nous y avons, au même sens, le terme *tip* (Castrén, p. 219), *tip* (Klaproth) qui est attesté en arine sous la forme *thep* (Klaproth), *tepp* (Pallas), en assane nous trouvons *tip*, *tüp* (Klaproth). Le terme kotte ne paraît pas entièrement isolé, on a proposé, du moins, de le rapprocher du chinois [24] *t'ie*. Mais ce dernier est un ancien *t'iet* (Karlgren, *Gram. Ser.*, n° 1256b) ce qui s'oppose par sa finale à l'étymologie kotte. A la rigueur, on pourrait songer, en kotte, à une dissimilation (*t'iet* > *t'iep*), cependant, il n'y a rien qui garantisse le bien-fondé de cette hypothèse; la forme *t'iek*, en Foochow, ne prouve rien, étant donné qu'elle est d'apparition secondaire touchant tous les mots de cette même finale. D'autre part, on a cherché à rattacher *t'ip* à *temür* (*tebir*):

[24] 鐵

C'est en effet une équivalence engageante, encore qu'il ne s'agisse là que d'une hypothèse provisoire où la finale du mot turco-mongol reste à expliquer.

Par contre, en examinant le lexique samoyède qui nous a fourni plus haut un mot de civilisation intéressant de la Haute Asie, nous tombons sur une série de mots qui méritent d'être retenus. Dans la langue des Samoyèdes Ostiak notamment, nous avons, pour désigner le fer et parfois le métal, les mots suivants: *kues* (Castrén), *kuâs*, *kuâs*, *kuâ*, *kuês*², *kuôs*², *kuôs*, *kuâs*², *kuâz*, *kβas* (K. Donner: *MSFOu*, XLIX, p. 132). Ce rapprochement n'est pas inédit, il a été posé par W. Schott, *Über die echten Kirgisen*, p. 442. Schott a considéré cette étymologie comme un de ses arguments en faveur de sa thèse, dont l'idée remonte d'ailleurs à Castrén, selon laquelle les anciens Kirghiz parlaient une langue samoyède.

Cependant, par la suite, le rapprochement mis en avant par Schott n'a pas été accepté et, sans être réfuté formellement, il a été tacitement écarté, sans doute en raison d'une difficulté phonétique qui paraissait insurmontable aux yeux des finno-ougriens. Le mot *kues* ne se circonscrit pas au seul sam. Ost., il est bien connu de toutes les langues samoyèdes, voire même finno-ougriennes. Voici les formes samoyèdes les plus importantes: Your. *jěsea*, *jěsē*, *jezā*, *wese*, *wešēä*; T. *bāsa*: lén. *bese*; Kam. *baza*; Taigi *beiše* (Castrén); pour plus de détail ainsi que pour les équivalences finno-ougriennes, voir K. Donner, dans *MSFOu*, XLIX, p. 132.

La difficulté qu'ont objectée les comparatistes à l'étymologie de Schott vient de ce que l'initiale *k* (*k̄*) du sam. Ost. représente une évolution spéciale qui n'est survenue que dans cette langue et que nous devons poser, pour ce mot, en samoyède primitif une labiale fricative comme initiale. Pourtant, la difficulté, ce me semble, ne doit pas nous arrêter. Si l'on admet avec Castrén et Schott que les anciens Kirghiz parlaient une langue samoyède, un dialecte méridional, bien entendu, la question devient des plus simples. Dans cette hypothèse le seul point critique c'est que l'évolution sam. O. *k-* en face du samoyède commun *β-* doit être fixée à une date assez ancienne, vers les VII^e—VIII^e siècles de notre ère, mais ceci n'a rien d'impossible. Même si l'on suppose, en partant de l'hypothèse que l'ancien kirghiz n'était pas identique au samoyède, que le kirghiz **qaša*, **qaš* n'est qu'un simple emprunt fait au samoyède, la difficulté phonétique n'est point insurmontable. Dans ce cas, évidemment il n'est pas permis de faire remonter le mot kirghiz au samoyède commun, mais il convient de le rattacher directement au samoyède ostiak. De plus, pour qu'un puisse songer à un emprunt kirghiz fait au sam. Ost. ou à un dialecte samoyède pareil, il faut supposer que l'initiale *k-* est assez ancien dans ce dialecte de manière à pouvoir être emprunté par le kirghiz et que, d'autre part, des langues samoyèdes ont été parlées, à cette époque reculée, dans un pays où elles pouvaient avoir des contacts avec le kirghiz ancien.

Toutefois, certains finno-ougriens, hantés par la „patrie primitive“ ouralienne des Samoyèdes, se défendent d'admettre la présence de ce peuple à pareille date en Sibérie Méridionale. Pour eux les Samoyèdes ont commencé leur migration vers l'Est relativement tard, et le mot kirghiz nous met à une époque trop haute pour supposer quelque rapport que ce soit entre les deux peuples. Cependant cette opinion n'est pas partagée par tous les finno-ougriens. Dans l'hypothèse de M. Joki, par exemple, les Samoyèdes devaient vivre, déjà aux alentours de l'ère chrétienne, dans la Sibérie Méridionale, à proximité de l'Arctique et de l'Ob.²² Par ailleurs, il est intéressant de voir que M. Joki a particulièrement insisté sur ce que les Samoyèdes du Sud et surtout les Samoyèdes Ostiak ont été en rapport plus ou moins continus avec les anciens Kirghiz, c'est-à-dire avec les Ostiak de l'Énisséï qu'il considère comme les descendants de ces derniers.

K. Donner, de son côté, tout en refusant d'admettre des éléments kirghiz (énisséïens, pour lui) en samoyède, paraît avoir accepté, à la suite de Radloy, l'ancienne hypothèse qui veut faire vivre des peuplades samoyèdes, à partir des Tang, soit en Haute Mongolie, soit en Sibérie Méridionale. Il s'agit en fait de quelques tribus de provenance mal déterminée qui, ayant vécu en contact avec la population turque de ces régions-là, sont traités, d'ailleurs assez sommairement, par les textes chinois. La plus connue d'entre elles est assurément celle des ^[25] ou ^[26] *Tou-po*.²³ Il se peut que certaines de ces tribus aient été de langue samoyède, mais aujourd'hui il est encore très difficile, sinon impossible de se prononcer sur les détails de cette question si complexe. De toute manière, ce serait une erreur que d'attacher trop d'importance à ces informations vagues et de faire croire que la présence ou l'absence des Samoyèdes dans ces régions, à cette époque, puisse être déterminée au moyen des seuls textes chinois.

Somme toute, il me paraît très probable que les Samoyèdes, plus exactement les Samoyèdes du Sud, y compris les Samoyèdes Ostiak, devaient arriver en Sibérie Centrale du Sud à une date assez ancienne et nous ne risquerons guère de nous tromper en admettant qu'ils étaient entrés en contact avec certains peuples de la Haute Asie aux environs des VI^e—VII^e siècles au plus tard. Quant à l'hypothèse, formulée par M. Joki qui veut faire remonter cette date à une époque sensiblement plus reculée, bien avant les Han, jusqu'au proto-samoyède, elle me semble, entièrement inacceptable.

Cependant, il faut savoir gré à M. Joki d'avoir attiré l'attention sur les éléments énisséïens du samoyède. Ils sont, pour une bonne part, en effet très anciens et constituent un point de repère sûr pour l'histoire des Samoyèdes en Sibérie centrale. Le témoignage de ces éléments est d'autant plus précieux que souvent il est très malaisé de distinguer, quant aux éléments

communs entre le samoyède et les langues altaïques, quels sont les termes, mongols ou mandchou-tongous qui doivent être considérés comme des emprunts directs et quels autres peuvent, éventuellement, être touchés par l'hypothèse ouralo-altaïque. Il n'en reste pas moins que nous devons tenir compte de ces éléments, communs entre chacune des langues altaïques et le samoyède, dont un certain nombre s'explique nettement comme des emprunts faits au samoyède.

Ce sont évidemment ces derniers qu'il faut consulter pour voir s'il y a lieu de supposer des échanges directs, à date ancienne, entre les Samoyèdes Ostiak et les Turcs, Mongols, etc. Si oui, comme MM. Joki et Hajdu paraissent l'admettre, ceci implique que le samoyède ostiak devait avoir déjà à cette époque certains traits caractéristiques qui le distinguaient des autres parlers samoyèdes.

Et nous voici arrivés à la question délicate de l'initiale *k-* en samoyède. Aujourd'hui encore il est contestable que nous soyons en droit de compter l'initiale *k-* parmi les innovations anciennes du samoyède ostiak. De toute manière, la question ne saurait être tranchée en définitive que par les rapprochements analogues. Malheureusement, le nombre des équivalences sûres, où le sam. Ost. offre une initiale *k-* en face de *j-*, *b-*, etc. des autres langues samoyèdes, ne dépasse guère la quinzaine. Dans ces conditions il n'est pas permis de s'attendre à une liste impressionnante de mots d'emprunts, à initiale *k-*, dans les langues environnantes faits au samoyède ostiak.

On pourrait néanmoins signaler dès maintenant deux rapprochements qui, sans présenter une analogie complète, peuvent avoir un certain intérêt au point de vue du problème qui nous occupe. Le premier, posé par M. Ramstedt (*Zu den samojedisch-altaischen Berührungen*, dans *FUF*, XII, 1912, pp. 156—157), veut rapprocher mong. *gedesün* 'intestins, boyaux' (kalm. *gesŋ*, kh. *gèddəs*, bour. *gedese*, *gedehän*, *getehen*, *getehün*, mong. or. *gedēs*, *getēt*, ord. *gedusu*, mgr. *gidiesę*, dah. *gēdēs*, mog. *gesän*) du sam. Ost. *käd*, *käte*, *kät*, *kättu*, *kätä*, *kete*, *ke'*. Kam. *bedü*, Ién. *bere*, *bede*, T. *beatuŋ*, Your. *jēdu*, *jēdu*, *wētū*. L'équivalence a été reprise par M. Ramstedt, en 1936, dans son *Kalmückisches Wörterbuch*, p. 135a, s. v. *gesŋ*. Le deuxième rapprochement que je serais tenté de proposer, d'ailleurs sous toute réserve, à raison de certaines difficultés, est le suivant: mong. *keriye* < *kerige*, *kerege* 'corneille' (kalm. *kerē*, kh. *žērē*, bour. *kerää*, *kirē*, *žirē*, ord. *k'erē*, mgr. *k'erīē*) ~ sam. Ost. *kueré*, *kuerä*, *kuerä*, *kerä* 'corneille', Kam. *bari*, *bäre*, *bare*, Your. *warŋa*, *warŋe*; pour le mot samoyède et ses formes correspondantes dans les langues finno-ougriennes, voir K. Donner, *op. cit.*, p. 130.²⁴

Pour le reste, l'équivalence kirg. **qaša*, **qaš* ~ sam. Ost. *kues* ne présente pas de difficulté phonétique sérieuse. Quant au vocalisme, il suffit de considérer les formes finno-ougriennes telles que finnois *vaski* 'fer', hongrois *vas* (= *vaš*) d'une part et sam. Ost. *kuel* 'poisson', fi. *kala*, hong. *hal*

de l'autre. La finale *š*, *s*, *z*, en sam. Ost., aboutissement normal de frg. *šk* (cf. H. Paasonen, *Beiträge zu jugr.-samojedischen Lautgeschichte*, Budapest 1917, pp. 244—245) en face d'un *š* kirghiz, s'explique assez facilement.

L'étymologie samoyède, proposée par W. Schott a donc toujours beaucoup pour elle et il est très séduisant de rattacher le nom kirghiz du fer au terme samoyède ostiak. Néanmoins, on doit se demander, si **qaša*, **qaš* a fait partie intégrante du vocabulaire kirghiz proprement dit, ou bien s'il a été emprunté comme mot de civilisation au samoyède ostiak. Si l'on hésite encore sur ce dernier point, c'est que l'appartenance de la langue des anciens Kirghiz ne peut encore être déterminée avec certitude: les gloses de cette langue connues par les textes chinois sont trop peu nombreuses pour qu'on puisse justifier par là l'hypothèse soit samoyède, soit iénisséenne.

Toutefois, ce même terme désignant le fer n'a pas disparu de la Haute Asie avec l'ancienne langue des Kirghiz, il réapparaît, sous une forme quelque peu aberrante, en k'i-tan, comme l'ont montré Shiratori (*op. cit.*, p. 43) et M. Eberhardt²⁵ (*Bulleten IX*, Ankara 1945, p. 336).

En effet, dans le *Leao che*, ch. 33, f. 6b, l'une des 34 tribus k'i-tan du temps de *Cheng-tsong* des Leao (983—1031) s'appelle [27] *Ho-chou* et, d'après le témoignage formel d'une glose, ce nom tribal veut dire 'fer' en k'i-tan. [28] L'interprétation est répétée dans un autre passage important du même ouvrage, au ch. 60, consacré à [29] *che houo*, f. 2a, où il est dit que les *Ho-chou* ont beaucoup de fer et que le nom *Ho-chou* a le sens de fer en k'i-tan.²⁶ [30]

Il ne fait pas de doute que le k'i-tan *ho-chou* et le kirghiz **qaš* 'fer' représentent les variantes d'un seul et même mot. Cependant la restitution du mot k'i-tan soulève certaines difficultés qui, se présentant sous le même aspect dans bien d'autres transcriptions, valent la peine d'être considérées ici de plus près.

En ce qui concerne le mot k'i-tan qui est à la base de la transcription chinoise *ho-chou*, ce n'est forcément pas de ach. *yāt-dž'juēt*, ni même de chinois moyen des T'ang **yād-ž'uəd* qu'il faut partir, comme MM. Eberhardt et Bazin semblent proposer.²⁷ Avec le *Leao che* nous sommes sous les Yuan, à une époque singulière où deux phases successives de l'évolution du chinois se trouvent représentées à la fois: le vieux mandarin, attesté par les transcriptions en écriture 'phags-pa et le moyen mandarin, connu par les transcriptions des mots étrangers du *Yuan che*, etc. C'est nettement ce dernier que représente, dans ses transcriptions, aussi le *Leao che*.

Pour ne rappeler que les caractéristiques les plus importantes de cette langue, les initiales sonores du vieux mandarin y sont disparues, l'initiale *je*,

[27] 曷朮 [28] 曷朮鐵也 [29] 食貨 [30] 有曷朮部者多鐵曷朮國語鐵也

précédant la finale *tche* (représentée par *zi* en vieux mandarin) est déjà passée à la prononciation moderne de sorte que, par exemple, le caractère [31] *cul* sert à la transcription d'un *r* étranger. Le système de transcription du *Leao che* n'est pourtant pas identique à celui du *Yuan che* et il diffère sur bien des points encore davantage du système complet et bien établi, adopté dans l'*Histoire secrète des Mongols*.

Mais ce n'est pas tout. Pour la restitution des mots étrangers, il ne suffit point de tenir compte de l'époque de la seule transcription chinoise. Évidemment, lorsqu'il s'agit de la transcription d'une syllabe étrangère qui est phonétiquement représentée parmi les mots chinois de l'époque, il n'y a aucune difficulté. Toutefois les cas sont assez rares où la transcription chinoise correspond rigoureusement à la forme étrangère envisagée: c'est ainsi que nous avons en mongol [32] *a-li-ma* 'pomme' = mong. *alima*, [33] *tch'a-souen* 'neige' = mong. *čisan* (à la rigueur *č'asan*). Mais du moment que nous avons affaire à une syllabe étrangère qui n'a pas son équivalent en chinois, le chinois se voit obligé de procéder à une substitution et de choisir un mot de forme plus ou moins voisine de la syllabe à transcrire. Le chinois, pour la transcription de la même syllabe étrangère, avait plusieurs possibilités à son choix suivant qu'il entendait préciser soit l'initiale, soit la voyelle principale de la syllabe étrangère.

Considérons, par exemple, la syllabe étrangère *qa*, très fréquente et en ouïgour et en mongol. Elle présentait au point de vue de la transcription, sous les Yuan, une difficulté touchant tant l'initiale que la finale.

Le chinois n'a pas et probablement n'a jamais eu, à l'initiale, d'occlusives gutturales vélares (M. Karlgren, dans *T'oung Pao* XXI, 11-12, a refusé d'admettre leur présence, proposée par H. Maspero, même dans les anciens dialectes Wou). Ces mêmes initiales des langues étrangères ont été transcrites généralement par les fricatives gutturales du chinois: nous avons donc *zo* et *zu* pour *qo* et *qu*, on est ici, par conséquent, en présence d'un procédé de substitution. Les mots chinois à l'initiale occlusive gutturale palatale (et ici il importe peu, à quelle catégorie le mot appartient) sont réservés à la transcription de la même initiale occlusive gutturale palatale des langues étrangères. En voici quelques exemples: [34] *k'o-k'o* 'bleu', *kökö*; [35] *mo-k'o-tche* 'truite', *mekeji*; [36] *ko-eul* 'maison', *ger* (vocabulaire sino-mongol de 1389); [37] *ko-nie* 's'en aller', *gene-*; [38] *chen-ko* 'rat', *singe(r)*; [39] *sai-k'o* 'zibeline', *seke* (vocabulaire sino-joutchen des Ming, Bureau des Traducteurs), etc.

Pour la transcription de la syllabe étrangère *qa*, on devrait donc réclamer des mots chinois *za*. Mais ni en vieux mandarin, ni aux débuts du

【而】 【阿里麻】 【察珠】 【可可】 【蔑克只】 【格兒】 【華控】
【中華】 【塞克】

moyen mandarin, sous les Yuan, le chinois n'avait pas de mots *za* parmi les caractères courants et ce n'est guère qu'avec les Ming que l'usage de [40], en valeur de *za*, devient générale. Il fallait donc, une fois de plus, recourir à un procédé de substitution. Or, pour la transcription de cette syllabe, on disposait de trois procédés de substitution:

1° on s'est servi des mots *k'ai-k'eou* de la II^e catégorie (*hia*), puisque cette catégorie comprenait la voyelle principale *a*, en préférant négliger le *i* médial de cette catégorie. Exemples: [41] *hia-la a-mou*, *qara amu*, [42] *hia-pa-eul*, *qabar* (cf. [43] *Tche guan yi yu*, éd. Ishida Mikinosuke, dans *Tōyō gaku sōhen* I, pp. 14, 15); [44] *hia-han*, *qazan* (Chavannes: *T'oung Pao* IX, 376);

2° on a choisi les mots *ho-k'eou* de la I^{re} catégorie, puisque ici encore on avait la voyelle principale *a* (*houa*), en ne tenant pas compte de la voyelle *u* du *ho-k'eou*. Exemples: [45] *ta-lou-houa-tch'e*, *darugači* (Chavannes: *T'oung Pao* IX, 407, Pelliot: *Journ. As.* 1930 II, 258), [46] *fou-lou-houa*, *turqaq* (Pelliot, *loc. laud.*, p. 265);

3° en renonçant à la notation de la voyelle principale *a*, on a pu se contenter tout simplement de la voyelle *o*. Exemples: [47] *ho-han*, *qazan*, [48] *ho-pi-tch'e*, *qabiči* (Pelliot: *Journ. As.* 1930 II, 260), [49] *ho-pou-eul-ho*, *qaburqa*, [50] *ho-li-tch'e?-ho*, *qarčiqa*²⁸ (Ishida, *op. cit.*, p. 17, n^o 320). Ce dernier exemple est très instructif au point de vue du mot *k'i-tan* examiné ici, car son premier caractère est identique à celui de *ho-chou*.

Or, le caractère [51] *ho*²⁹ (ach. *γát*), premier élément du *k'i-tan ho-chou*, se prononce *yo* en vieux mandarin et *zo* en moyen mandarin; il sert normalement, aussi dans le *Leao che*, à la transcription d'une syllabe étrangère *zo*. Mais en considération de ce qui précède, il peut en même temps représenter les syllabes étrangères *qo*, *za* et *qa*. D'après certains indices nous préférons la restitution *qa*, tout en admettant la possibilité d'une lecture *za*.

Quant à la restitution du deuxième caractère, la question se complique par plusieurs détails problématiques. Tout d'abord, [52] *chou* est un caractère à double prononciation: nous avons *chou*, répondant à ach. *č'ziuēt* et *tchou*, remontant à *d'ziuēt*, ts'ie du T'ang-yun. Il nous semble que dans les dialectes du Nord d'aujourd'hui c'est la prononciation *chou* qui est plus vivante, aussi la lecture *tchou* n'est-elle indiquée par les dictionnaires que subsidiairement et parfois elle est même passée sous silence (cf. *Matthews' Chinese English Dictionary*, Cambridge Mass. 1947). Dans ces conditions on serait tenté, sans tenir compte de *tchou*, d'accepter avec Shiratori la lecture *chou* en tant

【哈】 【臣刺阿本】 【下八兒】 【至元譯語】 【臣罕】 【達魯花】
【撿魯花】 【合罕】 【合不兒合】 【合必赤】 【曷里赤】
【哈】 【朮】

que point de départ pour restituer le mot k'i-tan. Cependant, il y a là apparemment contradiction entre l'état de choses actuel et la pratique d'autrefois qu'il convient d'envisager.

M. Stein, d'ailleurs sans dire ses raisons, a adopté de sa part la lecture *tchou*: bien avant lui, plusieurs sinologues s'étaient prononcés pour la même lecture lorsque ce caractère entraît dans la transcription des noms étrangers. Les commissaires de K'ien-long, eux aussi, semblent partir, dans leurs restitutions fantaisistes, de la lecture *tchou*. Et en effet, on a l'impression que [53] représentât la lecture *tchou* dans une mesure très large à l'époque qui nous occupe, c'est-à-dire sous les Leao, Kin et Yuan où son emploi est bien assuré par les transcriptions étrangères.³⁰

Malheureusement, les noms de personne et les noms géographiques, attestés dans le *Leao che*³¹ ne nous disent rien à ce sujet, car, faute de gloses chinoises, ils ne se laissent pas interpréter aujourd'hui. Il en est de même des matériaux analogues du *Kin che*, mais ici nous avons réellement deux mots jou-tchen, glosés par les Chinois dont l'interprétation ne fait aucune difficulté.

Le premier de ces mots, relevé dans le ch. 135, f. 10b du *Kin che*, est [54] 'tête', pour lequel on serait tenté d'adopter la lecture *wou-tchou* et non *wou-chou*, car il représente *uju* en jou-tchen, forme qui est à rapprocher du mandchou *uju*, même sens. Le deuxième terme se trouve au même chapitre, f. 12a, c'est le nom de la perle, orthographié [55] qu'on pourrait lire, en adoptant une fois de plus le ts'ie *tchou*, *yin-tchou-k'o* ce qui donnerait *injuke*, *injüke* en jou-tchen. Le même mot réapparaît, sous les Ming, dans le vocabulaire sino-joutchen du Bureau des Traducteurs sous la forme [56] *ning-tchou-hei*, lire *ninjuxe*. Le vocabulaire sino-joutchen du Bureau des Interprètes (f. 46b) offre [57] *ni-tch'ou*, donc *niču* en jou-tchen tardif. Enfin, nous avons *ničuxe* en mandchou. L'équivalence est à tout point régulière³² et le nom joutchen-mandchou de la perle se rattache, en dernière analyse, à *yinčü*, *injü* des langues turques.

Il est intéressant de faire remarquer que même dans le *Yuan che* nous avons plusieurs cas où le caractère [58] devrait être lu *tchou*, comme dans [59] *Tchou-tch'e* (ch. 16a et passim), *Juč'i*, nom du fils aîné de Gengis-khan.

P. Pelliot, dans les cas pareils, a toujours adopté la lecture *chou*, mais il a restitué *ju* dans la langue étrangère respective.³³ Aussi dans le nom joutchen de la perle a-t-il lu *yin-chou-k'o* qu'il a rétabli en *'enjuza* (*Journ. As.* 1913 I, 468). Ou encore rappelons le fameux nom de charge mongol largement attesté dans les textes chinois de l'époque mongole; ici encore le savant français a proposé la lecture *pi-chö-tch'e* tout en restituant **bičäči*; cf. *Les noms mongols dans le Korye sä: Journ. As.* 1930 II, p. 252. Pelliot qui fut non seulement un pionnier dans le travail ardu de la restitution et

[53] 求 [54] 兀求 [55] 銀求可 [56] 寧佳黑 [57] 泥出 [58] 求 [59] 求赤

de l'interprétation des transcriptions chinoises des mots étrangers, mais encore un maître sûr qui nous a fourni tant d'informations précieuses allant parfois jusqu'aux plus petits détails de la question, ne s'est malheureusement pas prononcé en définitive sur les anomalies de cette sorte de transcription.

Néanmoins, le caractère [60] paraît s'expliquer tout seul par le fait que nous avons ici la lecture subsidiaire *tchou*, à côté de *chou*. Quant au [61], c'est un cas plus compliqué, mais, cette fois encore, on pourrait proposer une solution acceptable. Le caractère [61] offre, dans le dialecte du Ts'ie yun la lecture *žia*.³⁴ Or, il est notoire que l'initiale *chan* est représentée, le plus souvent, dans les dialectes mandarins actuels par *ʃʂ'* au *p'ing cheng* et par *ʃ* au *tsö cheng*: [62] *žičen* ~ Pék. *ʃʂ'an*, [63] *žičang* ~ Pék. *ʃʂ'ang*, [64] *žiču* ~ Pék. *ʃʂ'ou*. Cependant, cette règle n'est pas de rigueur et il y a bon nombre d'exception où l'initiale est représentée, à Pékin, par *ʃ*, même au *p'ing cheng* et *ʃʂ'* n'est offert que sporadiquement par quelques dialectes mandarins: [65] *žiču* ~ Pék. *ʃu* ~ Kf., Hk. *ʃʂ'u*. Devant certaines finales, l'initiale *ʃʂ'* se laisse observer seulement dans les dialectes du Midi: [66] *žiču* ~ Pék. *ʃiu* ~ Sw., Fo. *ʃʂ'iu*, Wt. *dziu*, Ch. *dziueu*. Mais [67] est également un mot au *p'ing cheng*, il est donc permis de supposer que lui aussi, dans une partie des dialectes mandarins, pourrait avoir une prononciation *ʃʂ'* (*tch'ö*). Autrement dit, dialectalement, le mot [67] serait à ranger non pas parmi les mots à l'initiale *chan*, mais *tchouang*. Et en effet, c'est cette dernière initiale que reflètent certaines transcriptions bouddhistes anciennes: [68] *đž'ia-b'ji-tá* 'incinération des prêtres bouddhistes' **ʃapita*, skr. *japita* (le même terme est orthographié aussi [69] *đž'ia-b'ji*, **ʃapi*): [70] *b'ji-đž'ia-ia*, skr. *vijaya* (dans le système d'Amoghavajra, le même mot est transcrit [71] *mjwei-úžia-ia*). La même initiale *đž'* vaudrait aussi pour certains dialectes vieux mandarins et lui répondrait régulièrement (puisqu'il s'agit d'un mot au *p'ing cheng*) **ʃʂ'* en moyen mandarin: nous aurions donc *pi-tch'ö-tch'e*, transcription normale de *bičēči* < *bičēči*, mongol littéraire *bičigeči*.³⁵

Pourtant, il ne me semble pas que ce soit là la solution du problème. On ne peut pas tenir compte des transcriptions chinoises où certains caractères, tout en comportant une initiale franchement *ʃ* (*ʃ* ou *ʂ*), paraissent servir à la transcription d'une affriquée étrangère.

Déjà Pelliot (*op. cit.*, p. 456) a signalé que le mot [72] *cho*, ach. *šák* entraît dans la transcription de toute une série de noms et qu'il y aurait la valeur de *jo*: [73] *Cho-cho-lan*, **Joqjoran*, [74] *Cho-tche ha-sa-eul*, **Joči zasar*, [75] *Cho-sscu-ki wo-tsie-eul pa-ha-che*, **Čhos-kyi vajir bazši*.³⁶ A vrai

[60] 求 [61] 闕 [62] 辰 [63] 成 [64] 酬 [65] 珠 [66] 囚 [67] 闕 [68] 闕鼻多

[69] 茶叱 [70] 叱闕夜 [71] 尾惹野 [72] 糊 [73] 糊糊闕 [74] 糊只哈撒兒

[75] 糊思吉斡節兒八哈失

dire, la valeur *jo* mise en avant par Pelliot, n'est pas bien assurée dans ces mots. *Joojoran*, nom de fleuve qui n'est pas identifié avec précision, peut représenter tout aussi bien *Čoočoran*,³⁷ le nom *Joci* se rattachant à certains problèmes de l'onomastique mongole³⁸ demeure, après tout, incertain. Enfin *Cho-ssu-ki* est à lire sûrement *Čos-gi* ou *Čos-ki* (et non *Jos-ki*), de même que [76] *Cho-ssu-pu* (*Yuan che*, ch.21, f. 25b) est *Čos bal*, répondant au tibétain *Čhos-dpal*.

Mais dans le cas présent, nous avons des matériaux assez abondants pour y apporter la précision nécessaire. Rien que l'*Histoire secrète des Mongols* nous fournit une douzaine de noms propres et de mots communs mongols où le caractère [77] *cho* figure dans la transcription. Or, il se trouve que parmi tous ces mots il n'y a aucun pour lequel on puisse admettre la valeur *jo*, bien au contraire c'est toujours l'interprétation *čo* qui s'impose.

En voici les recoupements les plus importants: [78] *Cho-eul-ma-han ho-eul-tch'e* (§§ 260, 270, 274), *Čormagan qorči*, le fameux général mongol qui a joué un rôle important en Iran: [79] *Cho-wo-ssu tch'a-han* (§ 182), *Č'os čagan*, le chef des Qorulas dans la coalition de Jamuqa contre Gengis-khan: [80] *Pa-hou cho-lo-ki* (§ 141), *Bagu čorogi*, chef des Qatagin dans la coalition de Jamuqa: [81] *Cho-tan* (§§ 94, 95, 96), *Čotan*, la mère de Börte, première femme de Gengis-khan: [82] *Cho-wo-eul-ho* (§ 265), *Č'orqat*, nom d'un endroit. Parmi les noms communs rappelons les suivants: *čoci*- 's'effrayer' (*čoci mtawu*, § 66), *čogori ul*- 'renverser' (§ 115), *č'orqatai* 'pourvu d'une serrure' (§ 124), *čoki*- 'percer, perforer' (§ 199), *čoles* 'tout droit' (§ 255), *čolayita*- 'manquer, faire faute' (§ 255), *qočor*- 'rester en arrière' (§68, etc.), *qočoda*- 'rester en arrière, être en retard' (§ 195).³⁹

C'est ici qu'il faut faire intervenir certaines transcriptions chinoises du vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Traducteurs (*Kao tch'ang kouan yi chou*), encore que la notation du vocalisme n'y soit pas toujours correcte.

Dans quelques cas nous sommes en présence d'une transcription à tout point de vue normale. A ce propos on n'a qu'à se référer aux exemples suivants: [83] *cho* 's'agenouiller' (II, 22b), lire *čök*-, cf. ture *čök*-, id. (Radlov, Опыт III, 2034, Gabain, *Altürk. Gramm.*, 108): [84] *cho ya-lin* 'splendeur, lumière' (II, 26b), lire *čoy yalın*, cf. ouïg. *čoy yalın*, id. (Bang-Gabain, *Anal. Index*, 19): [85] *cho-ki* 'bâtonnets à manger' (II, 4b), lire *čöki*. Ce dernier mot est assez rare, Radlov, Опыт III, 2193 ne connaît à son sujet que notre recoupement sino-ouïgour qu'il lit, à tort, *čügi*. Le même mot est relevé en outre par le *Wei wou eul yi yu*, vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes (26b) sous la forme [86] *tch'ao-ki* que je serais tenté de lire **čäüki*.

[83] 糊思班 [84] 糊 [85] 糊兒馬罕豁兒赤 [86] 糊幹思察罕 [87] 巴忽糊
羅吉 [88] 糊壇 [89] 糊幹兒合 [90] 糊 [91] 糊呀林 [92] 糊儿 [93] 超儿

Dans un vocabulaire sino-mongol du Bureau des Interprètes (*Ta tan kouan yi yu*, 18b) nous avons [88] *cho-k'i*, lire *čöki*. Enfin, le mot est enregistré, dans un dialecte ture du Turkestan chinois, par le vocabulaire polyglotte de Budapest (II, f. 49a) qui offre, en écriture mandchoue *čöki*, lire *čöki*. A propos du même mot rappelons encore la forme tarantchi *čöqu* (Radlov III, 2005).

Dans d'autres cas, le *Kao tch'ang kouan yi chou*, ignorant la prononciation exacte de certains mots ouïgours, porte en transcription chinoise *čo* même là où cette lecture va à l'encontre de la prononciation turque réelle qui exigerait nettement *ču*. En voici quelques exemples: [89] *cho-pou-han 'jube'* (I, 11a), la transcription suggère *čobuyan*, mais la prononciation exacte doit être *čubuyan*, forme qui est en effet attestée par le *Wei wou eul yi yu*, f. 14a, où nous avons [90] *tch'ou-pou-ngan*, lire *čubuyan* (cf. mong. écrit *čibayan 'jube'*, voc. sino-mongol de 1389 [91] *tch'e-pou-han*, *čibuyan*, ordos *tšiwaga*, monguor *tš'uga*). Il en est de même en ce qui concerne les suivants: [92] *wou-cho* 'bas de feutre' (II, 6a), lire *učoq* (cf. Pelliot: *Journ. As.* 1925 II, 242) qu'il faut certainement interpréter *učuq*; [93] *ha-cho* 'sac, besace' (II, 7a), *qapčog*, lire *qapčuq*, cf. ture *qabčuq*, *qapčiq*, dans Radlov II, 429, 430; [94] *k'ou-chouan-cho* 'couverture de lit' (II, 6b), *küşönčög*, lire *küşünčüg*, etc.

Malgré le manque de précision dans la notation du vocalisme de ces derniers exemples, il est certain que [95] *cho* représente toujours *čo*, donc une initiale affriquée, dans les transcriptions ouïgours du Bureau des Traducteurs. D'ailleurs la valeur *čo* du caractère [96] dans toutes ces transcriptions se trouve confirmée, une fois de plus, par l'écriture ouïgoure: dans le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Traducteurs, les mots ouïgours sont reproduits à la fois en écriture ouïgoure et en transcriptions chinoise.

Pour l'emploi aberrant de l'initiale, dans ses transcriptions, le *Kao tch'ang kouan yi chou* nous présente un autre cas analogue. Il s'agit du mot [97] *chouen*, ach. *dž'juěn*, mais qui était prononcé *šün* dans le dialecte moyen mandarin servant de base aux transcriptions du vocabulaire sino-ouïgour. C'est en effet cette même prononciation qui se reflète dans les transcriptions suivantes: [98] *chouen ngai* 'mois intercalaire' (I, 9b), orthographié en écriture ouïgoure *šün ai*⁴⁰; [99] *chouen-tou-eul-ha*, nom d'une plante (I, 12b), transcrite en écriture ouïgoure *šuldury-a* (*šolturya*, lecture de Radlov IV, 1031, n'est guère défendable); [100] *ho-eul-ko-chouen-tch'e* 'ferblantier' (*Wei wou eul yi yu*, f. 22a), lire *qoryaşunči*. La valeur chuintante de l'initiale paraît donc bien assurée dans ces transcriptions et pourtant nous avons un cas où le caractère [97] sert à la transcription d'une syllabe ouïgoure *čün*: [101]

[101] 糊乞 [102] 糊不罕 [103] 糊卜安 [104] 赤不罕 [105] 儿糊 [106] 哈糊 [107]
苦挂糊 [108] 糊 [109] 糊 [110] 順 [111] 順衰 [112] 順都兒哈 [113] 豁兒嘴順
赤 [114] 順順尺衰

yu-chouen-tch'e ngai 'le troisième mois' (I, 9b), glosé en écriture ouïgoure *üčüně ai*.

Tout ceci pesé, le problème du [102] *chö*, lui aussi apparaît sous un autre jour et on doit admettre que ce caractère, prononcé normalement *šə* en moyen mandarin, pouvait servir à la transcription d'une syllabe mongole *čə* dans les mêmes conditions que [103] pour noter *čö*. Le *pi-chö-tch'e* du *Yuan che* et du *Korye šä* reflète donc régulièrement *biččči* et c'est bien la même valeur qu'il faut attribuer à ce mot dans les noms [104] *Chö-li-pi*, *Čerbi* (*Yuan che*, ch. 150), [105] *Chö-piè*, *Čebe* (*ibid.*, ch. 119), etc. Bien plus, le terme [106] *chö-pi-eul*, donné dans le *Korye šä*, désignant le rite de purification à l'occasion de l'accouchement, doit être restitué, lui aussi, très probablement comme *čebir* (cf. mong. *čeber*), malgré les objections de P. Pelliot: *Journ. As.* 1930 II, 263; en outre, la forme *šäbir*, proposée ici-même n'est guère acceptable, car à cette époque le mongol ne connaissait pas *šä-* en position initiale.

Dans ces conditions il y a lieu de se demander, si l'on ne doit pas chercher la même interprétation aussi pour [107] *chou*. En effet, tout semble militer en faveur d'une réponse affirmative.

Au temps de Gengis-khan, l'*idüq* des Ouïgours s'appelait *Barčüq*. Son nom est donné dans le *Yuan che*, au ch. 122, sa biographie, sous la forme [108] *Pa-eul-chou a-eul-t'ö ti-kin* qu'il faut lire certainement *Barčüq art tigin*. La lecture *Barčüq* ne se repose pas exclusivement sur sa forme bien établie en turc,⁴¹ elle est appuyée aussi par le témoignage d'autres textes. Dans la partie chinoise de l'inscription sino-mongole de 1362, le nom de l'*idüq* qui ouïgour est épilé [109] *Pa-eul-chou a*, donc avec le même caractère *chou* qui nous occupe. Parallèlement, la partie mongole de l'inscription nous offre, en écriture ouïgoure, la lecture *Barčüq art*; cf. F. W. Cleaves, *The sino-mongolian inscription of 1362*, dans *Harvard Journal of Asiatic Studies* XII, 1949, pp. 30, 43, 62, 100. Bien plus, dans le *Yuan che*, ch. 124, le même nom est orthographié [110] *Pa-eul-tch'ou* ce qui ne peut être restitué que comme *Barčüq*. Un autre passage du *Yuan che*, le ch. 109, f. 2b, nous garantit que nous devons partir en effet de *chou*, et que la lecture subsidiaire *tchou* est, dans le cas présent, hors de cause: nous y avons deux fois l'orthographe [111] *Pa-eul-chou*. Il est intéressant de voir que le caractère [112] *chou* sert en même temps à la transcription de la syllabe turque *šu* dans le nom du Kéréite [113] *Ngan-touen a-chou*, nom qu'il faut lire *Altun ašuy*⁴².

【】闊 【】棚 【】闊里必 【】闊別 【】設比兒 【】朮 【】巴而朮阿
兒忒的斤 【】巴而朮阿 【】八兒出 【】巴而述 【】述 【】按敦阿
述

Néanmoins *Barčüq* est loin d'être le seul nom où la syllabe étrangère *ču* est transcrite par le mot [114] *chou*. Le nom d'un des fameux „quatre héros“ de Gengis-khan, celui de *Bo'orču* de l'*Histoire secrète des Mongols*, est orthographié dans le *Yuan che*, ch. I, f. 7v. [115] *Po-eul-chou*, lire *Borču*. Dans un texte chinois des Ming sur la légende du rat et de l'oiseau vivant ensemble dans une grotte, le rat est appelé en mongol [116] *k'ou-chou-wou-eul*; cf. P. Pelliot: *T'oung Pao* XXXVII, pp. 41-42. La transcription chinoise représente bien *küčü'ür*, le mot [114] *chou a*, par conséquent, une fois de plus, la valeur de *ču* (la forme *küčü'ür* ne me paraît pas acceptable). Ce nom du rat, disparu des dialectes mongols actuels, est relevé dans l'*Histoire secrète des Mongols*, § 89, sous la forme de [117] *k'iu-tch'ou-kou-eul*, lire *küčügür*.

Mais à ce propos une autre question se pose: si [114] *chou* rend bien un *ču* étranger, comment expliquer alors les transcriptions telles que *Chou-tch'e* (*Juč'i*), *yin-chou-k'o* (*inčüke*) et *wou-chou* (*uču*)? Dans ces cas doit-on supposer que c'est bien la prononciation subsidiaire *tchou* qui est à la base des transcriptions chinoises?

Pour *Chou-tch'e* cette dernière hypothèse doit certainement être écartée, puisqu'une autre explication satisfaisante s'offre par une découverte importante de Pelliot, d'après laquelle (*Journ. As.* 1913 I, 459) les noms portés par les Mongols étaient fort instables: la même personne pouvait être désignée par les variantes soit mongole soit turque de son nom. C'est ainsi qu'il faut entendre les doublets *Möngke* et *Mängü*, *Yayan* et *Yanga*, etc. Or, le fils aîné de Gengis-khan, nommé *Tuši* par les auteurs musulmans, portait en tant que nom mongol le nom [118] *Tcho-tch'e*, *Jöči*, attesté, entre autres dans l'*Histoire secrète des Mongols*. Mais le turc ne permet pas l'initiale *j-*. Son doublet turc pouvait résulter de deux manières, soit en substituant une *y-* à l'initiale *j-*, c'est bien la forme [119] *Yo-tche*, *Yoči*, indiqué par le *Mong ta pei lou*, soit en adoptant l'initiale *č-* au lieu de *j-*⁴³, c'est de cette substitution qu'est né le turc *Čuč'i* qui n'est autre chose que notre [120] *Chou-tch'e*.

En ce qui concerne *yin-chou-k'o* et *wou-chou*, la chose se présente un peu autrement. Dans ces deux mots, la valeur *ju* du caractère *chou* ne saurait être mise en doute. Par contre, la prononciation *tchou*, comme base de transcription, n'est pas admissible, et nous devons partir toujours de la lecture *chou*. C'est en effet ce que les autres transcriptions chinoises des mots jou-tchen nous suggèrent. Au ch. 135, f. 11b du *Kin che*, nous avons, par exemple, [121] *cha-hou-tai* 'bateau', mot jou-tchen qui doit être restitué comme *jačudai* et qui est à rapprocher du manchou *jačödai*, même sens. Le ma. *jačödai* 'bateau' est, à son tour, inséparable du ma. *jača* 'canot' (pour *a ~ u*, cf. *amba ~ ambula*) qui remonte à **jixa < *dixa*. Cette dernière forme est en effet attestée en

【】朮 【】博爾朮 【】苦朮兀兒 【】窟出古兒 【】拙赤 【】約直
【】朮赤 【】沙忽帶

jou-tchen tardif où nous avons [122] *ti-hai*, lire *dizai* 'bateau' (Bureau des Traducteurs) et [123] *ti-ha, diza* 'bateau' (Bureau des Interprètes, f. 27b).

Le mot [124] *cha* représente un *ša* en ancien chinois et pourtant lui aussi paraît servir à la transcription d'une syllabe jou-tchen *ja*, tout comme [125] *chou* à celle de la syllabe *ju* dans *jin-chou-k'o* et *wou-chou*. Le mot *cha* n'a pas de prononciation subsidiaire **tcha* et c'est bien l'initiale chuintante chinoise qui rend l'affriquée étrangère. Et l'on ne peut guère songer à une prononciation locale, non attestée autrement, car le même caractère peut servir, en même temps, à la transcription d'un *ša* jou-tchen.

À ce propos rappelons un autre mot jou-tchen, recueilli dans le *Kin che*, ch. 135, f. 12a qui est [126] *cha-la* 'bord, ourlet de la robe'. Ce dernier doit être restitué comme *šala*, correspondant exactement à la même forme que nous offre le mandchou pour ce mot. Il est vrai qu'en principe on pourrait supposer pour le vieux mandchou aussi **čala*, ayant en vue *ša-nggiyan* 'blanc', *ša-xôn* 'blanchâtre' < **ča-* (cf. mong. *ča-yan* 'blanc', *ča-yi-* 'être blanc'), etc., mais l'époque à laquelle remonteraient ces formes est trop haute pour le jou-tchen. Et l'on ne peut guère songer non plus à faire entrer en ligne de compte les mots mongols *jalaya* 'huppe, touffe', *jalama* 'espèce de banderole de papier en cinq couleur', car, abstraction faite des difficultés sémantiques, ils ne se laissent pas concilier phonétiquement avec *šala*.

On doit donc conclure que le mot [124] *cha* peut rendre à la fois *ja* et *ša* en jou-tchen.

Pour comprendre l'anomalie de toutes les transcriptions considérées plus haut, il faut confronter les faits apparemment divergents.

Les mots [127] *cha*, [128] *chö*, [129] *cho*, [130] *chou*, [131] *chouen*⁴⁴ servent à la transcription de *če*, *čo*, *ču*, *čun* turco-mongols, *ja*, *ju* jou-tchen. Cependant, il ne peut faire aucun doute que tous ces mots comportaient une initiale chuintante en moyen mandarin. S'ils ont été choisis pour la transcription des affriquées étrangères, c'est qu'ils s'agissait des affriquées d'un timbre spécial manquant en chinois et qui ne pouvaient être transcrites par conséquent que par substitution. Mais en quoi consistait-il ce timbre spécial?

Le mandarin moyen possédait, quant aux explosives et affriquées, deux séries d'initiales: une série de sourdes fortes aspirées (*k'*, *t'*, *p'*, *tš'*, *tš'*, *ts'*) et une série de sourdes faibles non aspirées (*g*, *d*, *b*, *đž*, *dž*, *dž*). Ces initiales sont identiques à celles du mandarin du Nord actuel; toutefois le caractère de sourde faible de la deuxième série n'a été reconnu que par quelques linguistes, comme Pelliot et M. Karlgren, aussi sont-elles transcrites par les sourdes faibles non aspirées (*k*, *t*, *p*, *tch*, *ts*, dans le système français).

【的孩】的哈 【沙】朮 【沙刺】沙 【闕設】糊
【朮述】順

En mongol, nous avons exactement les mêmes deux séries d'initiales; et ici peu importe que certaines initiales chinoises fassent défaut en mongol, et inversement. Néanmoins, dans la translittération conventionnelle qui est actuellement en usage, l'aspiration n'est pas notée (*k*, *t*, *p*, *č*), pour la première série, et les sourdes faibles sont transcrites par des sonores faibles (*g*, *d*, *b*, *j*). Cet état de choses est caractéristique du mongol des XIII^e-XIV^e siècles aussi bien que de la plupart des dialectes méridionaux actuels. Les notations chin. *tch* ~ mong. *č* et chin. *tch* ~ mong. *j* désignent donc au fond la même chose. Il s'ensuit que les transcriptions chinoises sur le mongol ont toujours pu être faites d'une manière en quelque sorte mécanique.

Il n'en est pas de même pour le turc. Cette langue, elle aussi, connaissait les deux séries d'initiales sourdes et sonores, mais avec une différence importante. Elle ignorait complètement l'aspiration dans la première série en même temps que les faibles de la deuxième série étaient franchement sonores. (même aujourd'hui, ce n'est que le tchouvache qui fait exception sous ce rapport). On comprend donc sans peine que la transcription chinoise des mots turcs se heurte à des difficultés qu'elle cherche à surmonter en se servant, pour la même initiale turque, les initiales tantôt de la première, tantôt de la deuxième série, par substitution, mais sans règles fixes. Par suite, on ferait une erreur en appliquant au turc les règles de la transcription mongole d'où résulteraient d'ailleurs des monstres comme [132] *a-ta*, **ada* 'père', pour *ata* (I, 18a), [133] *pi-ti*, **bidik* 'livre', pour *bitig* (II, 12a), [134] *sou-k'ouen*, **sükün* 'oignon', pour *soyun* (I, 12a), etc. (vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Traducteurs).

Pour les explosives turques, le chinois n'avait pas le moyen de trouver une équivalence satisfaisante, ni même une substitution qui n'eût pas prêté à l'équivoque. En revanche, quant aux affriquées turques, il a pu recourir pour les noter aux initiales chuintantes, peu fréquentes en turc, d'autant plus que pour les Chinois les affriquées aussi bien que les chuintantes étaient des [135] *tch'e t'eou yin*, chuintantes.

En somme, les mots chinois *cha*, *chö*, *cho*, *chou*, *chouen* pouvaient transcrire en principe soit des sourdes fortes non aspirées, soit des sonores faibles; les orthographes alternatives *Pa-eul-tch'ou*, *kiu-tch'ou-kou-eul*, etc. nous invitent à prendre position pour les sourdes fortes non aspirées. Il paraît en effet que nous devons compter avec cette variété d'affriquée non seulement en turc, mais encore dans le mongol des XIII^e-XIV^e siècles, voire même en jou-tchen des Kin⁴⁵.

Cependant je tiens à insister sur un fait important: les initiales chuintantes du thinois, à l'époque mongole, pouvaient servir tout aussi bien à la transcription des chuintantes turques, mongoles, jou-tchen ou k'i-tan; c'est

【阿】必的 【蘇坤】齒頭音

ce que prouvent les transcriptions telles que *Ašūq, šun, šuldurya, qorqasūnči, šala*. Si le nombre des exemples de cet ordre est assez restreint, c'est qu'à cette époque l'initiale *š-* était relativement rare en turc, elle l'était dans une proportion encore plus large, à l'exception de la syllabe *ši*, dans le mongol.

J'ai discuté un peu longuement certaines questions de transcription soulevées par le *ho-chou* k'i-tan, mais je croyais utile d'apporter quelques précisions sur les difficultés des transcriptions chinoises de l'époque mongole, et en même temps, de justifier la restitution que j'allais proposer.

Pour conclure, le deuxième caractère du mot k'i-tan est à lire, sans faire intervenir la lecture subsidiaire *tchou*, nettement *chou* et la transcription chinoise repose sur une forme étrangère **qačū* ou **qašū*. Si nous avons choisi entre les deux formes possibles celle de **qašū*, apparemment moins recommandée par l'usage général des transcriptions, ce n'est seulement parce qu'elle est appuyée par la glose kirghiz **qaša, *qaš*, mais parce que nous avons en faveur de cette restitution encore un argument, celui-là décisif: le k'i-tan **qašū* 'fer' a survécu dans un parler mongol jusqu'à nos jours.

Le k'i-tan auquel remonte la glose **qašū* est aujourd'hui une langue pratiquement inconnue. Il est bien vrai que nous avons deux longues inscriptions de cette langue, découvertes en 1922 par le P. Kervyn, mais elles demeurent indéchiffrées de sorte que nous sommes encore réduits à l'interprétation des mots k'i-tan attestés par les textes chinois. Ce matériel n'est pas énorme, mais un dépouillement rapide nous permet de réunir, sans compter les noms propres, près d'une centaine de mots communs ce qui est déjà suffisant pour se rendre compte que nous sommes en présence d'une langue mongole. Cette première impression reçoit une confirmation de la part de Rašidu'-d-Dīn qui, en parlant des Karakhitai, fait remarquer que la langue, la figure et les coutumes de ces derniers ont la plus grande conformité avec celles des Mongols: Cf. Berezin, Сборник летописей История Монголов, dans Труды Вост. Отд. И. А. О. XV, 1886, p. 22 (texte persan); Klaproth, Tableaux historiques de l'Asie, p. 129; d'Ohsson, Histoire des Mongols I, p. 113. C'est donc à bon escient que Pelliot affirmait que „les K'i-tan parlaient une langue étroitement apparentée au mongol encore que fortement palatalisée“¹⁴⁶ (*Journ. As.* 1920 I, 146—147). Pour ma part j'ajouterais que c'était une langue mongole archaïque où l'initiale *h-* des XIII^e—XIV^e siècles était représentée par *p-* et qu'elle contenait bon nombre d'éléments étrangers, ignorés du reste du mongol et empruntés au jou-tchen, po-hai, coréen, voire même à des langues sibériennes.

Malheureusement la langue k'i-tan s'est éclip­sée au contact du mongol proprement dit et il est actuellement malaisé de déceler ses vestiges parmi les dialectes mongols d'aujourd'hui. Néanmoins d'aucuns ont cherché à rapprocher le k'i-tan du dahour, aussi les Dahours modernes se considèrent-ils comme les descendants des K'i-tan; cf. W. Kotwicz, *Les „Khitais“ et leur écriture,*

dans *Rocznik Orientalistyczny* II, p. 249 et tout dernièrement E. M. Zalkind, Кидане и их этнические связи dans *Советская Этнография* 1948, I, pp. 47—62, surtout p. 62 (avec une bonne bibliographie). Je penche moi-même à admettre que le dahour est identique au k'i-tan ou plus exactement, à un de ses dialectes.

Le dahour, langue mongole archaïque, parlé dans le Nord de la Mandchourie, avec Hailar, Tsitsikar, Boutkha (Batkhan), Bordo, Merghen, Aïgoun comme centres de ses dialectes, nous offre en effet le même terme que le k'i-tan pour désigner le fer. A. O. Ivanovskij, dans ses *Mandjurica. Образы солонского и дахурского языков*, St. Pbg. 1894, p. 50 a relevé le mot, dans le dialecte de Merghen, sous la forme de *kasō* 'железо'. A mon tour, j'ai entendu en 1930—1931 à Tsitsikar *zasō* et j'ai noté le même mot dans le dialecte de Bordo sous la forme *ḡasō*. Enfin nous avons *qaso*, lire *qasō* dans un texte dahour en écriture mandchoue que j'ai rapporté à la bibliothèque de l'Académie des Sciences de Hongrie; cf. Fond Mongol n° 85, texte 5: *erin foryon gentiken kučiresu ilan urci qaso jēritenebei*, en mandchou *erin foryon yaitai isinjici elden aqō sele jērkišēmbi*¹⁴⁷. Du dahour le mot a passé par ailleurs au barga (bargou), dialecte bouriate, parlé dans la Mandchourie du Nord où Ivanovskij, *op. cit.*, p. 76, a recueilli *zasū* 'железо'¹⁴⁸.

Quant au terme dahour, il est évident que l'initiale remonte à un *q-* ancien et il ne paraît pas douteux que, pour la première voyelle, nous devons poser *a* à la même époque, mais cette fois encore, c'est la deuxième consonne qui demande d'être expliquée. Or dahour *qasō* (*ḡasō, zasō*) se rapporte au k'i-tan **qašū*, comme dah. *qasō* 'amer' aux formes mgr. *qašēn*, kalm. *qašūn*, kh. *qašūn*, bour. *qašūy*, ord. *qašūn*. *Histoire secrète des Mongols: qašū, qašūn*, Muqaddimat al-Adab *qašūn*, tchag. *قاشون qašūn* (Pavet de Courteille, p. 384), mong. lit. *qasiyun*. Les mêmes rapports phonétiques se reflètent aussi dans l'équivalence que voici: dah. *qesū* 'branche' ~ kalm. *qesūn*, kh. *qesū*, ord. *gōšū*, HSM *geši'ün*, mong. lit. *gesigün*. Autrement dit, le dahour *s*, en cette position, est normal au lieu de *š* des autres dialectes, anciens et modernes; par conséquent, il est permis de supposer, en face du dahour *zasō, ḡasō* < **qašū*, une forme dialectale **qašū*. C'est en effet exactement cette dernière forme que nous devons voir dans k'i-tan [¹³⁶] *ho-chou*, car, détail encore à ajouter, la longueur de la voyelle *ū* n'est jamais marquée par les transcriptions chinoises.

En dernière analyse, les mots dahour, k'i-tan et kirghiz ne sont que les variantes d'un seul et même terme qui se rattache, géographiquement, à cette puissante culture métallurgique de la Sibérie méridionale qui se dessine à nos yeux dans ses détails de plus en plus nettement, grâce aux efforts communs des archéologues et des historiens et dont M. S. Kiselev vient de nous donner

un tableau d'ensemble fort intéressant⁴⁹. Il est évident que cette métallurgie a dû aussi laisser ses traces dans la langue des peuples forgerons d'autrefois et il paraît non moins certain que, sous ce rapport, leurs vocabulaires nous promettent encore des précisions fort importantes.

NOTES

¹ Le mot *so-to* n'est attesté que dans le texte du *Che ming* tel qu'il nous est connu aujourd'hui, mais là il n'y a aucune mention du nom de Wou-ling. Le *Che ming*, conservé dans le *T'ai ping yü lan*, ch. 698.6a donne [1] *hiu* au lieu de *so-to*; ici c'est *hiu* qui est considéré comme mot hioung-nou qui aurait été emprunté par Wou-ling. Dans l'opinion de Wang Kouo-wei, partagée par Pelliot, il s'agit d'une altération de texte et l'original devait porter *so-to*. Sur la botte cf. dernièrement W. Eberhard, *Lokalkulturen im alten China. Erster Teil: Die Lokalkulturen des Nordens und Westens*, Leiden 1942, p. 83.

² Les caractères orthographiant le hioung-nou *teh'eng-li* ont, tous deux, un doublets'ie. Ceci veut dire que, dans le système de M. Karlgren (*Grammata Serica*, p. 30, classe XVI; voir pp. 311-318), l'on peut poser les valeurs archaïques **t'ong* et **t'ong* pour *teh'eng*, puis *t'ar* et *t'ia*: (op. cit., p. 258, n° 519g) pour *li*. En tenant compte des lectures, aberrantes des commentateurs, on peut supposer pour *teh'eng* encore **t'iang*, **a'ang* et **t'ang*. Dans *T'oung Pao* XXXVII, 1944, pp. 165-185, P. Pelliot a consacré une étude fort intéressante à *tärim*, forme pronominale du *tängri*, passée à la titulature turque, étude où il a repris, entre autres, l'examen du hioung-nou *teh'eng-li* et l'histoire du *tängri* en ture et en mongol. A l'article si bien informé de Pelliot il reste encore aujourd'hui très peu de chose à ajouter. On peut toutefois rappeler que, pour le mongol, la forme *tenggiri* est attestée par le *Tche yuan yi yü* (éd. Ishida Mikinosuke, dans *Tōyō-gaku sōhen* I, 1934, p. 11), le *Ta tan kouan yi yü*, f. 1a. La lecture *tenggeri* est représentée, outre le vocabulaire sino-mongol de Pozdneev (ce dernier est identique à un des vocabulaires mongols du *Wou pei tche*, ch. 227), par le *Pei lou yi yü*, inséré au ch. 22 du *Teng t'an pi kieou* et au ch. 227 du *Wou pei tche*. Enfin nous avons la transcription aberrante [2] *t'eng-k'o-li*, dans le *Lou long sai lio*, ch. 19 (éd. Ishida Mikinosuke, dans *Mōko-gaku* II, 1938, p. 125). Cette dernière orthographe nous est bien connue par le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Traducteurs des Ming (le *Kao tch'ang kouan yi chou*) qui est à interpréter, d'après P. Pelliot, *tänggäri*. C'est certainement la lecture *tänggäri* qui est valable pour le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes des Ming (*Wei wou eul yi yü*) qui porte la transcription [3] *t'ien-ngo-li*. Quant à la question de savoir si l'orthographe traditionnelle en mongol écrit doit être *tegrī* ou *tngrī* et interprétée *tegrī* ou *tengri* ou encore *tenggeri*, *tenggiri*, il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que nous avons deux vocabulaires sino-mongols des Ming où les mots sont donnés à la fois en écriture mongole et en transcription chinoise. Ce sont le *Ta tan kouan tsa tseu* et un autre vocabulaire dont j'ignore le titre (l'exemplaire dont je possède une photocopie appartenait autrefois au bien connu [4] K'o Chao-min); tous deux sont au fond identiques au vocabulaire sino-mongol de 1389. Ils ont, l'un et l'autre, la transcription chinoise qui représente une prononciation mongole *tenggiri* et elle est précédée, dans les deux cas, par l'orthographe traditionnelle ouïgoure qui est à mon avis, du moins dans le cas présent, certainement non *tegrī*, mais *tngrī*. Par ailleurs, le *Kao tch'ang kouan yi chou*, d'après

[1] 鞑 [2] 騰克立 [3] 忝額力 [4] 柯劭志

l'exemplaire de Budapest, porte nettement *tngrī*, en écriture ouïgoure; dans cet exemplaire le point diacritique de la lettre *n* est soigneusement marqué en toute position, même lorsqu'il s'agit de *ng*. Enfin, il ne me semble pas que nous ayons jusqu'ici aucun recoupement sûr, même indirect, qui puisse nous garantir la prononciation *tegrī* pour le mongol du XIV^e siècle. Je ne suis nullement convaincu que, dans l'inscription sino-mongole de 1362, ligne 17, nous devions lire, en écriture ouïgoure, *Ana tegrīm* plutôt que *Ana tngrīm*, en dépit de la transcription chinoise de la même inscription où [5] est en effet en faveur d'une lecture *Ana tärīm* ou *Ana tūgrīm*. Le texte chinois de l'inscription de 1362 n'est certainement pas la traduction du texte mongol, il n'en est qu'une paraphrase assez libre. Aussi les noms mongols et ouïgours de la partie chinoise ne sont-ils pas transcrits sur ceux de la partie mongole. En voici quelques exemples: [6] *Tie-li-mi-che*, *Dermiş*, ouïg. *Derbiš*; [7] *Ming-li pou-houa*, *Minglai buqa*, ouïg. *Manglai buqa*; [8] *Yi-tsi-naï*, ouïg. *Isina* (ici c'est la syllabe *naï* qui est aberrante); [9] *Tou-kou hou-sseu*, *Duqan qus*, ouïg. *Toqan qus*, etc. (A propos du dernier nom cf. le nom du chef des Öngüt, au temps de Gengis-khan, *Alaquis tigit qurī* transcrit dans le *Yuan che*, ch. 1 [10] *A-la-hou-sseu*, lire *Alaquis*, ch. 118 [11] *A-la-wou-sseu t'i-ki hou-li*, lire *Alaquis tigit qurī*. Dans l'*Histoire secrète des Mongols*, §§ 182, 190, 202, nous avons *Alaquis dīgit qurī*; *Alabu šidigūqurī*, lecture de M. Haenisch, est à corriger en conséquence.) A mon avis il ne paraît pas douteux que la transcription *A-na t'ie-lin* repose sur une prononciation ouïgoure *Ana tärīm*; par contre, la partie mongole nous offre, sous l'orthographe ouïgoure, la variante plus ou moins „mongole” du même nom. Cf. le beau travail de M. F. W. Cleaves, *The sino-mongolian inscription of 1362 in memory of prince Hindu*, dans *Harvard Journal of Asiatic Studies* XII, 1949, pp. 1-133. Quant au titre de l'impératrice chez les K'i-tan, *t'ö-li-kien*, Pelliot: *T'oung Pao* XXXVII, pp. 171-172, 177 a cherché à ramener cette transcription chinoise à une forme k'i-tan **terigen* ou **tegrigen*, soit **tergen* et croyait pouvoir rapprocher du ture *tärgän* (Käšgarī, Ibn Muḥannā). Or nous avons un recoupement intéressant en faveur de *teriken* (plutôt que *terigen*): *Šigi qutuqu*, le „sixième fils” appelle sa mère adoptive, Börte fujin 特里肯 *teriken eke*; cf. Rašid'u-d-Dīn, (d. Berezin, texte persan I, 74, III, 202.

³ La forme *gutsu*, indiquée par Pelliot, doit être un lapsus qui repose sans doute sur l'expression [12] *nagaqutsu* „botte”. Sur le mot coréen voir dernièrement G. J. Ramstedt, *Studies in Korean etymology*, Helsinki 1949 (*Mém. de la Soc. Finno-Ougr.* XCV), p. 128.

⁴ Le passage de **γōdul-χa* à *γōlχa* s'est opéré d'après les règles qu'on peut observer dans d'autres mots mandchous: **γōdul-χa* a d'abord perdu la voyelle de la seconde syllabe, ensuite le *d* s'est amui, pour des raisons d'euphonie. Pour les exemples voir *duraxón* „celui qui regarde fixement” > *durχón*, *nužan* „poing” < *nudurya*; quant au passage *-ry-* > *-j-*, cf. Ramstedt, dans *Mélanges de philologie offerts à J. J. Mikkola*, Helsinki 1931, p. 243.

⁵ Les formes bouriates, citées d'après Podgorbunskij, Русско-монголо-бурятский словарь sont à lire correctement *oimahun*, *oimahan*, au lieu de *oimaγun*, *oimaγan*.

⁶ P. Pelliot, *Les mots à h initiale, aujourd'hui amuie, dans le mongol des XIII^e et XIV^e siècles*, dans *Journ. As.* 1925 I, pp. 241-242. Les équivalences turques *uq* et *uñq* (corr. *uñq*) „bas”, indiquées, d'ailleurs sous réserve, par Pelliot, me paraissent trop douteuses pour les faire intervenir ici. La forme jou-tchen **fuči*, proposée ici-même,

[1] 阿納帖臨 [2] 迭禮彌實 [3] 明理不華 [4] 亦集乃 [5] 都罕忽思
[6] 阿刺忽思 [7] 阿刺兀思剔吉忽里 [8] 長靴

est à abandonner; la transcription chinoise permettrait en effet cette lecture, mais l'interprétation *fo* de la première syllabe est assurée par l'écriture jou-tchen. Les mots samoyèdes ont été rapprochés des formes mandchoues et mongoles par A. Sauvageot, *Recherches sur le vocabulaire des langues ouralo-altaïques*, Budapest 1929, p. 22. G. J. Ramstedt, *Kalmückisches Wörterbuch*, Helsinki 1935, p. 304b s'est borné à signaler, à propos du mot mongol, les équivalences samoyèdes et turque; quant au terme coréen, dans ses *Studies in Korean etymology*, p. 206, il l'a rapproché, sous réserve, du seul ma, *fojŭ*. La forme tibétaine a été indiquée, d'après Jaeschke, par B. Laufer, *Loan-words in Tibetan*, dans *T'oung Pao* XVII, p. 494, n. 179, sans qu'il pût indiquer l'original mongol; aussi ne figure-t-il pas dans l'index de son étude. Pour les formes samoyèdes, voir K. Donner, dans *Mém. de la Soc. Finno-Ougr.* XLIX, pp. 116-117.

⁷ A. Castrén - A. Schiefner, *Versuch einer jénissei-ostjakischen und kottischen Sprachlehre, nebst Wörterverzeichnis aus den genannten Sprachen*, St. Pbg. 1858, pp. 185, 187.

⁸ La langue des Ostiak de l'énisseï qui se nomment d'ailleurs *ket* ou *ostik* est parlée de nos jours, sur les deux rives de l'énisseï, entre la Kouréïka et la Moyenne Toungouska et, plus en avant, à l'embouchure du fleuve Sym; naguère elle était répandue beaucoup plus à l'Ouest et au Sud. Actuellement elle est parlée à peine par 1500 d'âmes (1428, d'après le recensement de 1926). Le kotte n'était parlé, déjà au XVIII^e siècle, d'après Strahlenberg, que par 400-500 personnes, aux environs du fleuve Kan. A la même époque vivaient encore 300-400 Kechtim ou Kiechim, aux environs de la Mena, parlant au fond le même dialecte que les Kottes. Le kotte s'est éteint vers le milieu du XIX^e siècle; Castrén, en 1845, ne trouva plus que cinq individus sachant cette langue. Au Nord des Kottes, dans la vallée de la Taseeva, vivaient les Assanes dont la langue a disparu au XVIII^e siècle. Les Arines, apparentés aux Assanes, campaient dans le voisinage de Krasnoïarsk, à l'Ouest de l'énisseï; leur langue, elle aussi, s'est éteinte au cours du XVIII^e siècle. Les premiers matériaux sur ces langues ont été recueillis par J. Ph. Strahlenberg, *Das nord- und östliche Theil von Europa und Asia* (Stockholm 1730); voir particulièrement les colonnes intitulées *Kamacintzi* et *Arintzi*, dans le tableau linguistique à la fin du livre. Pour les informations matérielles les plus importantes, voir les ouvrages suivants: P. S. Pallas, *Reise durch verschiedene Provinzen des Russischen Reichs* III (St. Pbg. 1776), p. 373. J. Klaproth, *Asia polyglotta*² (Paris 1831). Castrén - Schiefner, l'ouvrage cité plus haut. V. I. Anuëin, dans *Изв. Русск. Комитета для изучения Средней и Восточной Азии*, N^o 6 (1905), pp. 38-50. K. Donner, *Über die Jenissei-Ostjaken und ihre Sprache: JSFOu.* XLII (1930). E. Lévy, *Zum Jenissei-ostjakischen: Ungarische Jahrbücher* XIII (1933). K. Bouda, *Das kottische Verbum*, dans *Abh. für die Kunde des Morgenlandes* XXII (Leipzig 1937). Les matériaux linguistiques, rapportés par V. I. Anuëin et par Kai Donner sont encore inédits.

⁹ A. Castrén, *Reiseberichte und Briefe*, p. 281. P. Trombetti, *Delle relazioni delle lingue caucasiche con le lingue camitosemitiche*, dans *Giornale della Società Asiatica Italiana* XV (1902), p. 20. Le même, *Elementi di glottologia* (Bologna 1922), pp. 156, 478-484. G. J. Ramstedt, *Über den Ursprung der sog. Jenissei-Ostjaken: JSFOu.* XXXIV (1907) 2,1-6. K. Donner, *Beiträge zur Frage nach dem Ursprung der Jenissei-Ostjaken: JSFOu.* XXXVII (1916-1920) 1,1-21. W. Schmidt, *Die Sprachfamilien und Sprachkreise der Erde* (Heidelberg 1926), p. 134. K. Bouda, *Jenisseisch-tibetische Wortgleichungen: ZDMG.* XC (1936), pp. 149-159. A. J. Joki, *Indochinesische Lehnwörter im Samojedischen*, dans *Finnisch-Ugrische Forschungen* XXIX (1946), 202-221. D'une manière générale, ces travaux ne peuvent être considérés que comme des tentatives de pionniers qui ont le grand mérite d'avoir attiré l'attention sur un problème très important. Mais ces savants, autorités incontestées dans le domaine de leur spécialité d'altaïste

ou de finno-ougrisant, lorsqu'il s'agissait des dialectes chinois et tibétains ou de l'histoire de ces langues, étaient forcés de se contenter d'informations fortuites de seconde main. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant de voir, par exemple, comparer, sans aucune remarque, ost. Ién. *doŋ* 'trois', kotte *tōŋa* à chin. [13] *san-gê* et que dans l'opinion de M. Joki (p. 221) le *Nyi Lo-lo* est un dialecte chinois, ou encore que, toujours M. Joki, au besoin de ses étymologies, a construit, sur des analogies plus ou moins modernes, des binoms chinois, tels [14] **paŋ-ko* et [15] **ho-leao*, sans se douter des problèmes que posent ces binoms pour l'époque archaïque qui l'occupe. K. Donner, à son tour, ayant découvert l'article d'ailleurs fort important de B. Laufer, intitulé „*The Si-hia Language*“ (*T'oung Pao* XVI, 1-126), s'est vu entraîné dans la théorie si-hia sans pouvoir suivre le problème dans ses détails chinois et tibétains. Cependant, on ne peut qu'admirer la sûreté avec laquelle il a énoncé, entre autres, dans les conclusions de ses recherches (p. 20) que „le pays des Si-hia appartenait autrefois à l'empire des Kirghiz blonds“. La fragilité de ses équivalences s'est avérée depuis lors sur plus d'un point important. Les mots si-hia du type [16] 'homme', interprété par Ivanov et à sa suite par Laufer, de manière erronée comme *tsou-ni*, doivent être lu correctement, d'après le témoignage du vocabulaire si-hia en écriture tibétaine, publié par N. A. Nevskij, dans l'ordre inversé des caractères chinois, c'est-à-dire *ni-tsou*. Or les fausses lectures de Laufer, telles *c'i-nu* [17] 'sel' pour *wou-ts'i*, *c'ai-su* [18] 'rat' pour *chouai-tsaï*, *c'i-ni* [19] 'été' pour *ni-k'ing* (laissons de côté pour le moment la vraie valeur si-hia de ces transcriptions chinoises) ont été rapprochées par K. Donner de mots iénisséïens sans la moindre hésitation. Il est vrai que par la suite on a pratiquement déserté la théorie si-hia et qu'on a repris l'ancienne thèse tibétaine (Lévy, Bouda). Mais que dire de la valeur des rapprochements tibétains proprement dits jusqu'ici proposés, lorsque ost. Ién. *sī* 'manger' a pu être rattaché à la fois au tib. *sa* 'manger', *zan, zsan* 'nourriture' (Donner) et au tib. *'cho-ba* 'vivre, nourrir' (Bouda) ou si on lit des comparaisons comme ost. Ién. *dēs-zontterqabel* 'baillir', ramené à un thème **z m*, rapproché du tib. *'gin-ba* (Bouda)?

¹⁰ R. Jakobson, *The paleosiberian languages*, dans *American Anthropologist* XLIV, 602-620. M. Jakobson se contente d'insister sur certaines similitudes structurales, sans les préciser, qui existent, à son avis, entre les langues iénisséïennes d'une part et le tchoukche, koryak, kamtchadal, youkaghir, ghilyak de l'autre. Ces derniers, appelés communément langues hyperboréennes, arctiques ou encore paléo-asiatiques, ont été, à leurs tours rapprochés par un certain nombre de linguistes des langues indiennes de l'Amérique du Nord. D'autres encore (Bogoraz, Trombetti) ont cherché à rattacher aux langues indiennes même les langues iénisséïennes. Dans l'état actuel de nos connaissances, l'attitude négative de H. Findeisen: *Zeitschr. f. Ethnologie* LIX (1927), pp. 281-290 et P. Pelliot: *T'oung Pao* XXIX (1932), p. 176, envers ces hypothèses, est entièrement justifiée.

¹¹ Cf. G. Schlegel, *Die chinesische Inschrift auf dem wigurischen Denkmal in Kara Balgassun*, formant le vol. IX, des *Mém. de la Soc. Finno-Ougr.*, p. 141; ici-même Schlegel se réfère à l'opinion toute pareille de V. Thomsen qui lui fut communiquée par correspondance. K. Donner, *op. cit.*, pp. 18-19, a repris la même thèse tout en renouvelant la prétendue preuve, formulée par Schlegel, en faveur de la parenté des Kirghiz avec les Ostiak de l'énisseï. L'argumentation de Schlegel s'appuie sur le témoignage d'un texte chinois, le *Pien yi tien*, ch. 61, f. 2a, d'après lequel le chef kirghiz portait le titre [20] *k'ie-k'in* (à la rigueur *hie-k'in*); ce nom de charge s'accorderait, à leur avis,

[13] 三個 [14] 綁紮 [15] 褐料 [16] 卒尼 [17] 七吾 [18] 宰率 [19] 頓尼
[20] 頓斤

avec ost. Ién. *kīkī*, forme du pluriel de *kī* 'prince' (à la rigueur *kīkī* et *kī*). Le passage cité du *Pien gi tien* paraît remonter au *Sin T'ang chou*, ch. 217 B, f. 11b, chapitre consacré aux *Kie-kin-ssou* ou Kirghiz. Dans ce dernier texte la phrase [21], citée par Schlegel, se rapporte toutefois non pas aux Kirghiz, mais aux [22] *mon-ma T'ou-kiue*. Quant au rapprochement kirg. *kie-kin* (*hie-kin*) ~ ost. Ién. *kīkī*, il est beaucoup moins rassurant que Schlegel et Donner ne l'aient pas admis. Le titre *kie-kin* nous est bien connu et, loin d'être un nom d'charge spécifiquement kirghiz, il entre dans la titulature des Turcs T'ou-kiue et des Ouïgours, voire même des Ki-tan et des Jou-tchen. La graphie [20] *hie-kin*, ach. *γiet-kīn*, transcrit normalement un mot étranger **herkin* ou **erkin*, qui répond au titre *irkān*, *irken*, *ärkin*, *erkin* (d'ailleurs d'origine inconnue), formes attestées dans les sources turques. Ces dernières variantes sont orthographiées par les Chinois [23] *gi-kin*, ach. **γi-kīn* (**irkīn*), [24] *gi-kien*, ach. **γi-gīn* (**irkān*), [25] *gi-kien*, ach. *ie-gīn* (**irkā*), [26] *gi-li-kien* (**irkān*, **irgān*). Seule la forme [27], lue *ssou-kin*, *kī-kīn* ou *gi-kīn* (d'après P. Pelliot, cette dernière lecture est erronée et est à abandonner), est assez malaisée à interpréter en raison des difficultés phonétiques, mais elle aussi doit représenter le même titre. Voir F. Hirth, *Nachworte zur Inschrift des Tonjukuk*, p. 109 et suiv.; F. W. K. Müller: *Ostas. Zeitsch.* VIII, p. 317 et suiv.; P. Pelliot: *T'oung Pao* XXVI, p. 226 et suiv. La plus ancienne mention connue du titre *irkān* est celle de l'inscription chinoise de 575 où il fait partie d'un long titre indigène, conféré aux rois de Kao-teh'ang. Le titre fort intéressant réparaît sous une forme complète qui nous a manqué jusqu'à présent dans le colophon du Mahāprajñāpāramitā-sūtra, traduit par Kumārajīva en 599; cf. B. Schindler, *Preliminary account of the work of Henri Maspero concerning the Chinese documents on wood and on paper discovered by Sir Aurel Stein on his third expedition to Central Asia*, dans *Asia Major* I (London 1949), pp. 244-247. On y lit [28] *hi-kin*, ach. *χγi-gīn*, orthographe surprenante par son premier caractère, car l'initiale sourde et l'absence de la finale dentale y présentent une double difficulté. Mais cette difficulté ne me paraît pas insurmontable. Quant à l'initiale, il convient de rappeler que pour la première syllabe de ce titre nous avons, comme transcription normale sous les T'ang, [29] *hie*, ach. *γiet*, donc un mot à initiale *hia*. Dans les transcriptions bouddhistes contemporaines, *hia* peut rendre soit une initiale vocalique soit une *h*-laryngale. Ce n'est malheureusement que dans quelques cas rares que cette initiale se rencontre dans la transcription des mots turcs (*alp*, *uluy*, etc.). Pour ces mots on admet généralement une initiale vocalique puisque, dans l'opinion des turcologues, l'ancien turc ignorait l'initiale *h*-. Mais à mon avis cela n'est pas tout à fait certain, d'autre part *irkān* est un terme d'origine étrangère que les Turcs T'ou-kiue ont hérité probablement des Jouan-jouan (éventuellement des Ephthalites); par conséquent il est vraisemblable qu'au début ce titre a été connu et transcrit sous sa forme originale, comportant encore l'initiale *h*-. Et en effet, il est attesté, dans un document tibétain provenant de Touen-houang, sous la forme de *hirkīn*. C'est certainement dans ce sens qu'il faut aussi chercher la solution pour [27] *kī-kīn*. Le problème de la finale est un peu plus compliqué, mais je crois qu'à ce sujet le dernier mot n'a pas encore été dit. P. Pelliot a insisté à plusieurs reprises (cf. *Journ. As.* 1934 I, 30-33, *T'oung Pao* XXXIV, 146-152) sur deux faits importants: la finale *r* (ou *l*) de la syllabe étrangère a été transcrite par la dentale finale du chinois sous les T'ang et par la dentale nasale sous les Han. Mais avec [28] *hi-kin* nous sommes en 575, époque à laquelle les règles de transcription des T'ang ne sont sûrement

pas encore valables, en même temps que les transcriptions des Han ne sont plus en vigueur; le système de transcription, entre les Han et les T'ang est trop peu connu pour qu'on puisse écarter a priori la possibilité de l'absence de *r* final dans les notations de cette époque. Dans un certain nombre de transcriptions l'absence de la finale *r* a été expliquée par Pelliot par les formes sogdiennes où le *r*, devant consonnes, paraît fort instable. Néanmoins, nous avons quelques cas où l'on ne peut pas songer à l'intermédiaire sogdien et pourtant les finales *r* et *l* n'y sont pas notées: [30] *pa-ye-kou*, ach. *l'wat-ja-kuo*, *bayirqu* (pour le deuxième caractère on a les variantes [31] *ye*, ach. *ja*, [32] *yi*, ach. *jāi*, également sans dentale finale); [33] *p'i-k'ie*, ach. *l'ji-g'ja*, *bilgā*; [34] *pa-si-mi*, ach. *l'wat-s'it-mijg*, *basml*, etc.

¹² W. Radloff, *Die alttürkischen Inschriften der Mongolei, Zweite Folge*, St. Pbg. 1899, pp. 52-53. En ce qui concerne l'interprétation de M. Ramstedt sur les Az, voir K. Donner, *op. cit.*, pp. 16-17. Cf. encore W. Barthold, *12 Vorlesungen über die Geschichte der Türken Mittelasiens*, Berlin 1935, p. 37.

¹³ *Kām*, nom de l'Iénisseï est aussi attesté dans les textes chinois, à une date assez ancienne. Au ch. 50, f. 2b du *Tcheou chou*, nous avons [35] *Kien*, ach. *kīn*; cf. Hirth, *Nachworte*, p. 42. La même transcription réapparaît dans le *Sin T'ang chou*, ch. 43 B (Chavannes, *Documents sur les Tou-kiue occidentaux*, p. 98, note), ch. 217 B, f. 11b. Il n'est pas sans intérêt que dans tous ces passages, le fleuve *Kien* est mentionné à propos des Kirghiz.

¹⁴ Pour les trois derniers noms de tribu, voir V. Thomsen, *Dr. M. A. Stein's Mss. in Turkish „Runic“ script*; *JRAS.* 1912, p. 187; W. B. Henning, dans *Bulletin of the School of Oriental Studies* IX, p. 556; H. W. Bailey, *A Khotanese text concerning the Turks in Kanğou dans Asia Major* I (London 1949), 49.

¹⁵ L'idée d'un intermédiaire, à propos du hioung-nou, n'était pas étrangère à P. Pelliot lui-même. Pelliot, pour qui le hioung-nou était une langue „altaïque“ (turc ou mongol), a admis, par exemple, que le *tängri* 'ciel', mot d'origine inconnue, ait pu passer en hioung-nou par un intermédiaire tongous ou paléo-asiatique; cf. *T'oung Pao* XXXVII, p. 170; ici-même il a supposé le même intermédiaire aussi pour le turc *layzīn* 'porc'. L'intermédiaire tongous est de toute façon hors de cause pour le mot hioung-nou. Quant au turc *layzīn*, V. Thomsen: *Mém. de la Soc. Finno-Ougr.* V, p. 183, a proposé la lecture **alyazīn* et a cherché à rapprocher ce mot du mandchou *ulgiyan* 'porc'. Mais depuis, la lecture *layzīn*, *layzīn* est assurée par des textes en écriture ouïgoure, par ailleurs l'interprétation mandchoue se heurte à des difficultés phonétiques, tant pour *layzīn* que pour le prétendu **alyazīn* (l'étymologie par *ma.* et mong. *γalya-*, proposée par Bang, dans Marquart, *Chronologie*, p. 106, était une solution désespérée). Le *ma.* *ulgiyan*, lui-même apparemment mot d'emprunt (pour les formes *gold*, *olcha*, *orok*, *oudikhe*, *négidai*, voir V. I. Cincius, *Сравнительная фонетика тунгусо-маньчжурских языков*, pp. 178, 317), est très probablement le dérivé mandchou d'un **ula*, **ulu*, mot de civilisation aujourd'hui autrement inconnu; *giyan* est un suffixe mandchou bien connu, répondant, au point de vue phonétique, exactement au mong. *-γān*. Il est vrai que la „culture du porc“, dans l'idée de M. Eberhard, *Kultur und Siedelung der Randvölker Chinas*, p. 33, serait caractéristique des anciens peuples de la Mandchourie, pourtant, il n'y a aucune étymologie tant soit peu satisfaisante qu'on fût à même de proposer pour le turc *layzīn*. D'ailleurs, il ne me semble pas qu'on puisse chercher l'origine et de hioung-nou *tängri* du II^e siècle avant notre ère et de *layzīn*, mot du VII^e siècle de notre ère, dans une seule et même langue, soit tongous, soit paléo-asiatique.

[21] 其酋長皆為頡斤 [22] 木馬突厥 [23] 乙斤 [24] 伊健 [25] 移健 [26] 移里董 [27] 俛斤 [28] 布近 [29] 頡

[30] 拔野古 [31] 也 [32] 曳 [33] 昆伽 [34] 拔悉彌 [35] 劍

¹⁶ Pour les 24 historiens, je me réfère toujours à l'édition *Po-na*.

¹⁷ La même orthographe [³⁶] *kia-cha* sert à la transcription du sanskrit *kaṣa* 'eau trouble', variante de *kaḷaṣa*, dans le *Fan yu tsa ming* de Li Yen, f. 36a4; cf. P. Ch. Bagehi, *Deux lexiques sanskrit-chinois* I, p. 292. Signalons à ce propos encore [³⁷] *Kia-cha-fen-tehō*, ach. *ka-ṣa-pi-an-lāṣa*, nom d'une ville où était établi, sous les T'ang, l'arrondissement de [³⁸] *Kie-che*, dépendant du gouvernement de [³⁹] *Ta-han*; malheureusement, cette ville, ne se laisse pas identifier d'une manière certaine, voir É. Chavannes, *Documents sur les Tou-kiue occidentaux*, pp. 69, 276. Voir aussi [⁴⁰] *kia-cha*, ach. *ka-ṣa*, répondant à sanskrit *kaṣāya* 'yellow rob', cf. H. W. Bailey: *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* XIII (1950), p. 405, note.

¹⁸ C'est sans doute à ce mot qu'il faut rattacher les termes suivants: mā, *seleme* 'couteau de chasseur', mong. lit. *seleme* 'épée, sabre', kalm. *selm*, kh. *sēlm*, bour. *helme*, ord. *seleme*, kirg. *seläbä*.

¹⁹ Il est intéressant de faire remarquer que les auteurs musulmans et, dans une certaine mesure, aussi les voyageurs modernes, ont insisté sur les mêmes traits distinctifs des Kirghiz. Cf. Bartold, *Отчет о поездке в Среднюю Азию* pp. 85–86, le même dans *ZDMG*, LXXXIII, pp. 126–127.

²⁰ A. Zeki Validi Togan, *Ibn Fuḍlān's Reisebericht (Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes* XXIV, 3), Leipzig 1939, p. 329. J. Marquart, *Über das Volkstum der Komänen*, pp. 66–67. W. Barthold, *12 Vorlesungen*, p. 35. La théorie de l'origine slave se repose d'ailleurs sur une interprétation mécanique et plus ou moins arbitraire du mot *Ṣaqlāb*, mis en cause par les auteurs musulmans à propos des Kirghiz.

²¹ Le système verbal, à première vue extrêmement compliqué, des langues iénisséennes a été élucidé dans ses grandes lignes par E. Lévy: *Ung. Jb.* XIII, pp. 299–306. Les principaux résultats de ses recherches ont été résumés par K. Bouda, dans *ZDMG*, XC, pp. 149–151. La théorie de E. Lévy a été développée et appliquée plus tard au verbe kotte par K. Bouda, *Das kottische Verbum*.

²² Dans l'idée de M. Joki, il faut compter déjà en samoyède commun avec des éléments kirghiz (= iénisséiens). Puisque M. Joki, lui aussi s'en tient à la théorie de la 'patrie primitive' ouralienne, il cherche à proposer, pour la scène de ces premiers contacts entre Samoyèdes et Kirghiz, les régions méridionales de l'Oural; pour écarter la difficulté qui résulte de son hypothèse en ce qui concerne les Kirghiz, il fait avancer ces derniers jusqu'à l'Oural. M. Joki exagère certainement, quand il déclare que ce serait un fait historique généralement admis que l'empire des anciens Kirghiz, lors de sa plus grande extension, eût touché, vers l'Ouest, le versant de l'Oural; même le passage bien connu du *Wei lio*, d'après lequel le peuple kien-kouen habitait au Nord-ouest de *K'ang-kiu*, ne saurait autoriser pareille conclusion. Cf. Chavannes, *Les pays d'Occident d'après le Wei lio*, dans *T'oung Pao* VI, p. 559 et suiv.; J. Marquart, *Komanen*, p. 65, De Groot, *Die Hunnen der vorchristlichen Zeit*, p. 62.

²³ D'après la courte notice que le *Sin T'ang chou* 217 B, 9b a consacré aux *Tou-po*, leur pays est situé au Sud de la 'Petite mer' (*Siao hai*), à l'Est des Kirghiz (*Kien-kouen*), au Nord des Ouigours (*Houei-ho*). Ils sont divisés en trois tribus. Ils habitent des chaumières; comme nourriture, ils mangent des racines de lys [⁴¹], du poisson, des oiseaux, du gibier; ils portent des peaux de zibeline et de cerf (renne?), les pauvres préparent leurs vêtements de plumes d'oiseaux. Quand ils se marient, en échange de la fiancée, les riches payent des chevaux, les pauvres offrent des peaux de cerf (renne) et des racines de lys. Lorsque quelqu'un est mort, on met le cadavre dans un cercueil de bois pour le

transporter à la montagne ou bien on l'expose sur les arbres; ils font le deuil comme les *Tou-kiue*. Ils firent leur première visite à la cour de Chine, ensemble avec les *Qurigan* (*Kou-li-kan*), en 647. Le nom de *Tou-po* revient encore une fois dans le même chapitre, f. 11b, dans la notice consacrée aux *Kie-kia-sseu*. Il s'agit là des *mou-ma Tou-kiue* qui, n'ayant rien de commun avec les Turcs *Tou-kiue*, sauf leur nom, sont un peuple de skieurs. Or ces *mou-ma Tou-kiue* ont également trois tribus dont la première s'appelle de même [⁴²] *Tou-po*. On peut se demander, s'il n'y a pas de contradiction entre les deux informations. Il se peut en effet fort bien que le *Sin T'ang chou* ait puisé dans deux sources différentes, répondant à deux états de choses différents, séparés par un intervalle plus ou moins long. En tout cas, il est très suspect, entre autres, que nous ayons affaire, dans les deux cas, à une confédération de trois tribus. Ou bien devons-nous considérer la première tribu des *mou-ma Tou-kiue* comme des émigrés d'une confédération *ton-po* plus importante? F. Hirth, *Nachworte*, p. 40, s'est prononcé pour la première possibilité, mais M. Eberhard, *Randvölker*, pp. 50, 53, sans faire aucune allusion au problème, les traite séparément. Les *Tou-po* sont nommés d'ailleurs dans le *Souei chou*, ch. 84, cf. Hirth, *loc. laud.* Les transcriptions chinoises [⁴³] et [⁴⁴], représentant, dans les deux cas, un ach. *tuo-puā*, peut très bien répondre à un original **tupa* ou **tuba*. Aussi a-t-on cherché à rapprocher ce nom de celui des *Tuba*, Turcs sibériens, en partie d'origine samoyède. C'est sans doute à cette similitude des noms et surtout à l'usage du ski qu'il faut attribuer l'identification de ce peuple avec les Samoyèdes. Cf. Radloff, *Aus Sibirien* I, p. 207; F. Hirth, *Nachworte*, p. 40 et dernièrement Uno Harva, *Die religiösen Vorstellungen der altaischen Völker*, Helsinki 1938, p. 315. Quant aux autres peuplades samoyèdes du moyen âge, à la suite de Radlov, K. Donner, *op. cit.*, pp. 17–18, a passé en revue ces peuples, attestés par les textes chinois; à son avis, certains d'entre eux peuvent être rattachés aux Samoyèdes, d'autres aux Iénisséiens. Il est à regretter que K. Donner n'ait eu à sa disposition que des informations vieilles, aussi ses réflexions sur l'appartenance linguistique ou ethnique de ces peuples, sont-elles le plus souvent sujettes à caution. Les „Guligan“ de K. Donner sont évidemment les [⁴⁵] *Kou-li-kan*, ou *Qurigan*, bien connus depuis les inscriptions de l'Orkhon. Les „*Bilā*“ ou „*Gelotschi*“ de sa liste ne sont autres que les [⁴⁶] *Pi-la* ou [⁴⁷] *Ngo-lo-tche*, appelés par les Chinois aussi [⁴⁸] *po-ma*. Ce peuple aux „chevaux tachetés“ a été l'objet de recherches, depuis près de deux siècles, à maintes reprises; sans tenir compte de ces considérations antérieures, pour fragiles qu'elles soient, l'opinion de K. Donner sur la prétendue affinité iénisséenne de ce peuple ne peut être que très peu convainquante. Cf. Deguignes, *Histoire générale des Huns* I 2, p. LXII; Jakinf, *Собрание сведений о народах обитавших в Средней Азии в древния времена* (St. Pbg. 1851), I, 442; Chavannes, *Documents*, pp. 29, 56, 307; dernièrement J. Németh, *Das Volk mit den scheckigen Pferden: Körösi Csoma Archivum*, I, Ergänzungsb. (1938), pp. 345–352.

²⁴ Aussi bien *gedesün* que *keriye* sont des mots appartenant à la série palatale dont le traitement dans les langues altaïques, surtout en mongol, n'est pas nécessairement identique à celui de la série vélaire. Quant au rapprochement samoyède du mong. *gedesün*, celui-ci rencontre, certes, quelques difficultés phonétiques que, pour le moment, je ne saurais résoudre. M. Ramstedt a proposé, pour l'initiale, une correspondance sam. *w-* (*w-, j-, b-, k-*) ~ tong. *ng-* (*n-, g-*) ~ mong. *g-* ~ ture. *k-*. Mais les exemples que j'ai réunis à ce sujet semblent montrer que tong. *ng-* ~ mong. *g-* (le ture *k-* me paraît fort hypo-

[] 迦沙 [] 迦沙紛遮 [] 碣石 [] 大汗 [] 蒙蒙 [] 百合草

[] 都播 [] 都播 [] 都波 [] 骨利幹 [] 弊刺 [] 通遼支 [] 駁

馬

³¹ Il serait intéressant de connaître l'histoire de la glose *ho-chou*. Est-ce le *Leao che* qui tout le premier en fait état? A ce moment je ne suis pas en mesure de faire des recherches à ce sujet, mais on peut signaler dès maintenant que le nom *ho-chou* n'est recueilli ni dans le [70] *K'i tan kouo tche*, ni dans le [71] *Leao tche*, extrait de ce dernier (Le *Leao tche* est reproduit aussi dans le [72] *Li tai siao che*, ch. 61, dont M. Stein n'a pas fait état dans sa monographie si intéressante. Le ch. 62 du même ouvrage est d'ailleurs consacré au [73] *K'in tche*, rédaction abrégée du [74] *Ta Kin kouo tche*).

³² Il faut rappeler que, en mandchou, la graphie *ni* représente en réalité une prononciation *ni* et que l'initiale *i-* est très souvent l'aboutissement d'un *yi-* plus ancien. L'alternance *ni- ~ i-* est connue même du mandchou: *nimala* 'mûrier', *imala*; *nimenggi* 'graisse', *imenggi*; cf. *niman* 'chèvre', *imago*. En jou-tchen tardif, les mêmes mots se présentent avec initiale *i-* (*yi-*): *yi-ma-la*, *imala* 'chèvre'; *yi-men-ki*, *imengi* 'graisse'; *yin-ma-la*, *immala*, *imala* 'mûrier'; cf. encore *yi-ma-ki*, *imagi* 'neige', *ma*, *nimanggi*. Dans le jou-tchen des Kin, *yin-tchou-k'o*, *in'jüke*, en ce qui concerne l'initiale, est tout à fait normal en face du ma. *ničuse*. P. Pelliot a d'ailleurs invoqué un autre exemple du même ordre, provenant du temps des Kin: [75] *yin-tchou*, *in'ju* 'soixante', jou-tchen des Ming *ning-tchou*, *nin'ju*, ma. *nin'ju*, cf. *Journ. As.* 1913 I, 467. La dénasalisation survenue dans le mot mandchou n'est non plus sans exemple: ma. *nigan* 'Chinois', **niqua-n* < **naga* < **nakia* ~ mong. *nanggiya-s*, *nanggiya-d* < chin. [76] *nan-kia*, cf. Pelliot, *op. cit.*, pp. 460-466. En mandchou et en jou-tchen, *-re*, respectivement *-ke* sont des suffixes diminutifs bien connus.

³³ En 1913 (cf. *op. cit.*, p. 459) il était encore d'avis que, par exemple, la lecture *chou* pour [77] impliquerait la valeur *ju*, car [77] „est un ancien *juýt* qui, à l'époque mongole, se prononçait encore à explosive initiale sonore“. Dans son système ancien, Pelliot entendait par *juýt* évidemment à peu près la même chose, sauf l'aspiration de l'initiale, que plus tard M. Karlgren par son *dz'ju't* et c'est bien juste. En revanche nous savons fort bien depuis, et le mérite en revient aux recherches de Pelliot, qu'on ne peut pas faire intervenir les initiales explosives sonores dans les transcriptions étrangères du *Yuan che*, et en général dans celle de l'époque mongole; ces initiales explosives sonores ne sont valables que pour le vieux mandarin, attesté en écriture 'phags-pa et dans quelques dictionnaires chinois arrangés par rimes, datant des Yuan et du début des Ming.

³⁴ Cette fois encore, nous avons affaire à un caractère à plusieurs ts'ie. Rappelons d'abord la lecture bien connue *tu*, ach. *tu* et *u*, ensuite il faut compter avec une lecture théorique **tchö* qui n'a pas survécu dans le Nord, mais qui est indiqué par le Tsi-yun (épelé [78]), répondant à ach. *tšja*. C'est à cette dernière variante que je serais tenté de rattacher la transcription indienne [79] *a-chö-li*, **ačari*, cf. skr. *ācārya* 'maître'. Pour la même orthographe chinoise, M.H.W. Bailey, dans *BSOAS*, XIII, 391, suppose la lecture **āč i*, représentant la forme prakrite de Nord-Ouest **āč i* attestée par le khotanais **āčāri*. Cependant cette restitution ne s'impose pas; cf. ouig. *ačari*, F.W.K. Müller: *Sitzungsber. d. P. A. W.* 1916, p. 414; Radlov-Malov, *Suvarṇaprabhāsa*, p. 30, ligne 5, p. 573, ligne 21 (cf. p. 727), etc. H. Maspero, *Le dialecte de Tch'ang-ngan sous les T'ang*, dans *BEFEO*, XX, p. 37, insiste par ailleurs sur le fait que certains caractères servent à rendre indifféremment *j* ou *c* sanskrit, grâce au double ts'ie de ces mêmes caractères et il invoque à ce propos Bodhiruci qui, au début du VIII^e siècle,

[7]契丹國志 [7]遼志 [7]歷代小史 [7]金志 [7]大金國志 [7]銀珠 [7]南家 [7]朮 [7]之者 [7]阿闍黎

explique, par exemple, le caractère [80] par les fan-ts'ie représentant ach. *nija* (skr. *ja*) et *tšja* (skr. *ca*).

³⁵ Aussi H. Maspero, *loc. laud.*, a-t-il fait remarquer que dans les anciennes transcriptions bouddhistes le sanskrit *j* (—*ḥ*) est transcrit tantôt par *tchouang*, tantôt par *chan*. Or il me paraît très probable qu'en ce dernier cas il faut en effet songer à la solution indiquée plus haut, d'autant plus que la langue des anciennes transcriptions bouddhistes représentent un dialecte ancien chinois mais qui diffère de celui du Ts'ie yun, entre autres, précisément par la répartition des initiales *tchouang* et *chan*.

³⁶ P. Pelliot, *Les systèmes d'écriture en usage chez les anciens Mongols*, dans *Asia Major* II (1925), p. 287 a reconnu qu'il s'agissait de *Čos-kyi 'od-zer* et il a rectifié sa lecture *čajir* en conséquence. Ici-même il a cité le même nom sous la forme [81] *Cho-sseu-ki que-tsi-eul*, attesté dans le *Yuan tai houa cho ki*. Pour les deux transcriptions je propose les restitutions *Čos-ki o-dzer baqsi* et *Čos-ki o-dzir* où *dz* représente la valeur de *ḥ*. Il est intéressant de voir que Pelliot paraît avoir renoncé à ce moment à la lecture [82] *cho* en faveur de *tch'o* (!). Peut-être a-t-il abandonné vers le même temps aussi **Joqjoran* et **Joči qasar* pour *Čoqčoran* et *Čoči qasar*.

³⁷ Au sujet de *Joqjoran*, P. Pelliot: *Journ. As.* 1913 I, 456, s'est borné à renvoyer à Bretschneider, *Medieval Researches* I, 286 (cf. encore *Journ. of the North-China Branch of the R. A. S. X.*, 1876, 136) où il est dit que Tolui, en 1222, prit les villes de *T'ou-sseu (Tūs)* et *Ni-tch'a-wou-eul (Ničawur, Nišāpūr)*, en s'en retournant il dévasta le royaume de *Mou-la-yi* (Bretschneider a rapproché ce nom à celui des Moulahides de Kūhistan), puis, après avoir traversé le fleuve „*Schuo-shuo-lan*“ il prit *Ye-li (Eri, Herāt)* et d'autres villes. Le passage traduit par Bretschneider est tiré du *Yuan che*, ch. 1, f. 21a. Jakinf, dans son *История первых четырех ханов из дома Чингисова* (St. Pbg. 1829), p. 115, donne la traduction du même passage du *Yuan che*, mais malheureusement, trompé par les commissaires de K'ien-long, il reproduit leurs restitutions fantaisistes pour les noms propres en transcription chinoise: *Tušenī, Čer, Muri, Čučulu, Ila-līk* (cf. *K'in ting Yuan che yu kie*, ch. 4, f. 5v). Bretschneider d'ailleurs n'a pas pris position quant à la restitution de son „*Shou-shuo-lan*“, mais il s'est référé à Quatremère, *Vie de Shoh Rock (Notices d. Manusc. XIV 1, p. 18)*. Or Šāh Rūh avait une entrevue avec Timur, son père auprès du fleuve „*Djokdjoran*“. D'après le *Zafar nāmah*, cité par Bretschneider, ce fleuve est à chercher entre Nišāpūr et le Mur'yāb, sur la route qui va de Nišāpūr à Andkhoui. Selon Bretschneider, ce doit être le *Heri-rūd*. Il a certainement raison. Cf. à ce propos le passage important de Rašīd'u-d-Dīn, traduit par A. K. Arends (Рашид-ад-Дин. Сборник летописей, Том I, Москва—Ленинград 1946, под редакцией А. А. Ромаскевича, Е. Э. Бертельса и А. Ю. Якубовского), p. 152: Державные знамена расположились на берегу гератской реки, которая называется Чакчуран. *Čaččuran* de Rašīd'u-d-Dīn est à lire correctement *Čoqčoran* et il en est de même pour les autres recoupements persans, invoqués par Bretschneider, lus *Joqjoran*. (Il est notoire que chez les historiens persans il y a une confusion constante quant aux lettres *ḥ* et *č*, surtout dans les noms propres étrangers.)

³⁸ Pour ces problèmes de l'onomastique mongole, voir *supra*, p. 163.

³⁹ M. Haenisch en restituant le texte mongol de l'*Histoire secrète des Mongols* n'était pas très sûr quant à la valeur du [83] *cho*. Dans son volume contenant la transcription du texte mongol il a partout adopté la lecture *čö*, mais dans son vocabulaire, tout en gardant cette première lecture, a déjà introduit la variante *šo*, voire même *so*; finalement, dans sa traduction reparaissent les formes en *čö* en même temps que dans

[7]終 [7]朔思吉月即兒 [7]朔 [7]朔

l'index du même volume nous avons, une fois de plus, *šo* et *so* parallèlement. M. Kozin (Сокровенное Сказание. Монгольская хроника 1242 г. под названием *Mongγol-un niγuica tobčiyan*. Юань чао би ши, монгольский объединенный сборник, Том I Moskva - Leningrad 1941) s'est prononcé en général pour *šo*: *Šormaγan* (pp. 308, 312, 314), *Šos šaiγan* (p. 258), *Baγu-Šoroγi* (p. 237), *Šoorqat* (p. 309), *Šoči-* (*Šočimtaγou*, p. 211), *Šoγurial-* (p. 227), *Šoorqatai* (p. 231), *Šoqi-* (p. 271), *Šolaita-* (p. 306), *qošor-* (p. 211 etc.), *qošoda-* (p. 268). Ce n'est que dans trois mots qu'il a proposé une lecture différente, celle de *so*, ce sont *Sormaγan* (p. 308), *Sotan* (p. 218, quatre fois) et *sores* (p. 305). Mais *Sormaγan* doit être une inadvertance, car le même mot, orthographié par les mêmes caractères chinois est transcrit par M. Kozin, à trois autres reprises, comme *Šormaγan*: bien plus, à la même p. 308 il admet une fois la lecture *Šormaγan*. Par ailleurs, une partie des mots mis en cause plus haut se laisse contrôler par le fameux manuscrit de Ulan bator dont Pelliot possédait une copie manuscrite et que M. Kozin a le grand mérite d'avoir publié *in extenso* dans son livre (pp. 321 - 397). Ce manuscrit, intitulé *Erten-ü qul-un ündüsüleğsen tönü yosun-u γokiyat-i tobčilai qurıγaγsan altan tobči*, appelé brièvement par nos confrères soviétiques *Altan tobči nora*, comprend 233 paragraphes sur 282 de l'*Histoire secrète des Mongols* (cf. Kozin, *op. cit.*, p. 19); font entièrement défaut les §§ 176 - 207, 265 - 267, 269 - 282. Or l'*Altan tobči nora* offre toujours la lecture *Šotan* au lieu de *Sotan*. Pour le reste nous y avons *Baγu Šoroγu* (sic: *Šoroγi* ?), *šoči-* (*šočimdayai*, lire *šočimtaγai*, p. 330), *šoγurila-* (p. 346), *šögürgetei* (p. 351), *qošur-* (p. 330, etc.). La lecture *šo* (*šö*) est bien assurée dans ces mots de l'*Histoire secrète des Mongols*, sauf *šöles* ou *šöres*, forme adverbiale en *-s*, comme *alus*, *ketüs*, *kinggis* etc., pour lequel actuellement je n'ai point d'autres recoupements, ni anciens, ni modernes. La lecture même en est incertaine: l'édition de Ye Tö-houei a *šöles*, le manuscrit de Palladius offre *šöres* (cf. Haenisch, *Texte*, p. 136); *so* dans *sores*, *Sotan* etc. de M. Kozin se repose sur une prononciation secondaire moderne, répondant à l'ancienne initiale supradentale, mais qui n'est pas autrement attestée dans les transcription des Ming. P. Pelliot, *Histoire secrète des Mongols* (Paris 1949) a adopté, sans la moindre hésitation, pour tous ces mots, y compris *šöles* (p. 105), partout la lecture *šo* (*šö*). Signalons enfin que *šöörqa*, au sens de 'serrure' est bien attesté dans les vocabulaires sino-mongols des Ming, avec la même orthographe [84] *cho-wo-eul-ha*: le vocabulaire de 1389, n° 317: *Ta tan kouan yi yu*, f. 18v, vocabulaire sino-mongol du Bureau des Interprètes; le vocabulaire sino-mongol du *Lou long sai ho*, éd. Ishida Mikinosuke, dans *Mōko-gaku* II, p. 141. Or, dans quelques vocabulaires sino-mongols, identiques au vocabulaire de 1389, qui donnent les mots mongols aussi en écriture mongole, comme le *Ta tan kouan tsa tseu*, nous avons bien *šöγory-a*; cf. mong. écrit *šöγury-a*, *šörya*, *šöurya* 'serrure, cadenas' (Kow.).

⁴⁰ *Šün* n'est que la transcription phonétique du chinois [85] *jouen*, ach. *šün*, ancien mandarin *šün*. Il convient de faire remarquer que l'initiale *je*, en moyen mandarin, est transcrit toujours comme *š* par les documents en écriture ouïgour.

⁴¹ P. Pelliot: *Journ. As.* 1934 I, 60 a rapproché le nom de l'*idugut* ouïgour du mot *barčūq*, désignant à son avis, une langue turque (en réalité un dialecte šaka) dans les colophons ouïgours et du *Barčūq*, l'ancien nom de Maralbaši, relevé par Kāšγari. Le rapprochement est impeccable, ce qui garantit bien la lecture *šu* dans *Barčūq*. Le titre du souverain ouïgour, composé de deux mots tures (*iđiq* ~ *iđuq*, cf. *iyiq*, *iziq*, *iq*; *qut*), nous est connu dans plusieurs variantes, toutes authentiques, dont voici les plus importantes. La forme *iđuq qut* est attestée par l'inscription sino-mongole de 1362, cette dernière a pu aboutir normalement à *iđuqut* (la transcription [86] *yi-tou-hou* peut représenter d'ailleurs

L'EXPLICATION DU NOM BURQAN QALDUN

Par

RINTCHEN (Oulan bator),

membre du Comité des Sciences de la République Populaire de Mongolie.

Les anciennes chroniques mongoles et nombre de manuscrits chamanistes font souvent mention d'un mont sacré des anciens Mongols, nommé *Burqan qaldun ayula*.

Nous savons que, selon les vieilles traditions chamanistes, les Mongols contemporains, même les bouddhistes, font des sacrifices à ce mont, mais l'endroit où il était situé est déjà tout à fait inconnu.

Actuellement, ni les encyclopédies mongoles, ni les dictionnaires mongolo-tibétains ou les dictionnaires du mongol rédigés pour n'importe quelle langue européenne ne donnent aucune explication de ce nom.

Nous ne savons que la signification du mot *burqan* 'dieu, Bouddha' et celle du mot *ayula* 'mont, montagne'. Mais où en sommes-nous du mot inconnu *qaldun*?

En étudiant les dialectes vivants du mongol, j'ai trouvé que, dans la langue de la tribu des Daghours qui a conservé les traits les plus archaïques, *barzan* < *burqan* du mongol écrit signifie 'les dieux chamanistes' et *qaldun* < *qaldun* du mongol écrit signifie une espèce de saule végétant dans les endroits montagneux et humides et dont on fait ordinairement les *ongon*, les images des ancêtres.

Selon mon informateur, M. Agdoun, un Daghour du clan Gobol, chez les Daghours on nomme *barzan qaldun* 'saule-dieu, saule divin ou sacré' les vieux saules croissant dans les endroits consacrés aux esprits-patrons du lieu en question. Dans les chroniques mongoles et dans les textes chamanistes, l'expression *Burqan qaldun ayula* est comprise comme *Barzan qaldun ayla*, 'le mont du saule-dieu ou le mont du Saule sacré'.

De cette manière, en nous appuyant sur le témoignage d'un dialecte contemporain du mongol, du dialecte des Daghours chamanistes, nous pouvons expliquer le nom *Burqan qaldun ayula* du mont sacré des anciens Mongols chamanistes du XIII^e siècle comme 'le mont du Saule-dieu' ou 'le mont du Saule sacré'.